L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. O.

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

55me VOLUME. — 15me ANNEE

SOMMAIRE DU N° 9 (Juin 1902)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 87, boulevard Montmorency, à Paris. Téléphone — 690-50

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — P

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

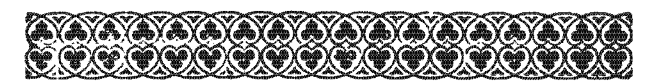
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* parait régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument ɩisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Phénemènes Psychiques

ILLUSTRÉS

LES APPARITIONS TÉLÉPATHIQUES

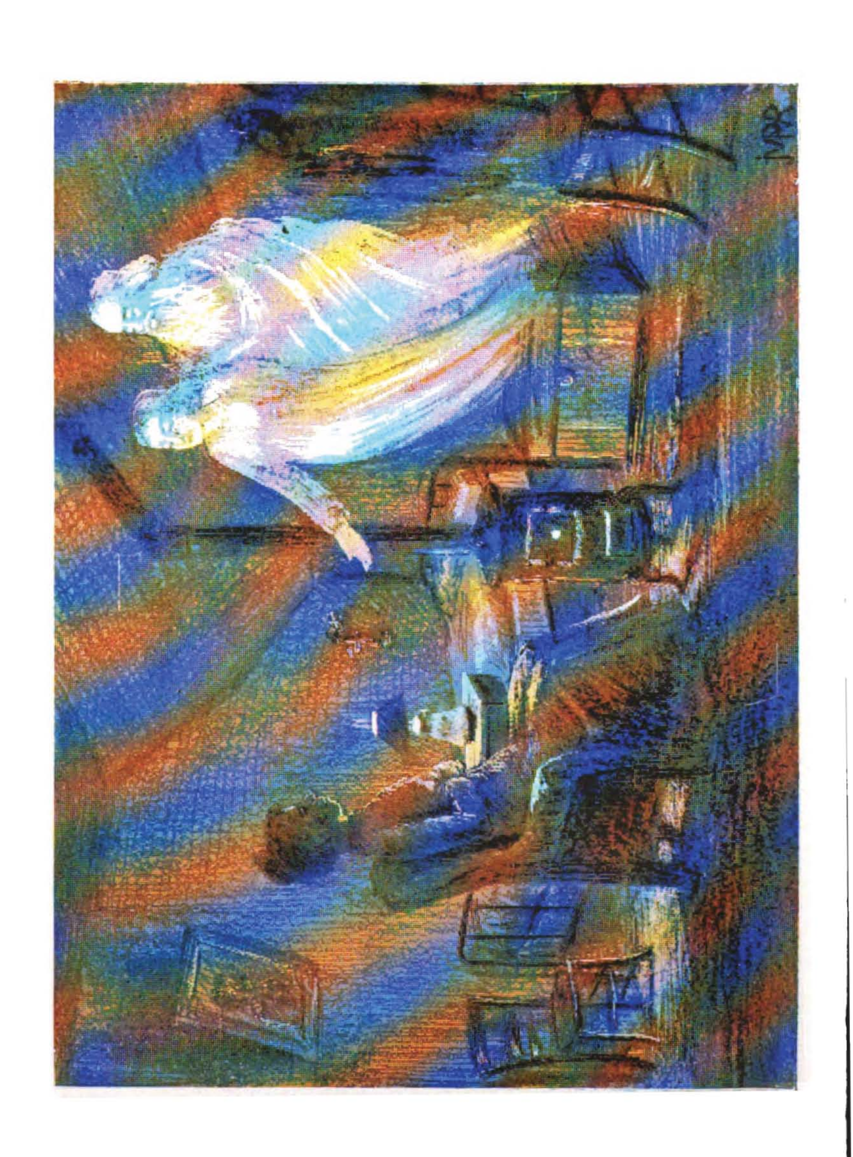
Au début de l'étude des phénomènes spirites, le rôle des visions n'a pas généralement été jugé à sa juste valeur, par l'absence à peu près forcée de tout contrôle possible. Et cependant ce sont ces faits de vision, baptisés pour la circonstance visions télépathiques, qui devaient conduire les corps savants à l'étude de tous les phénomènes psychiques. Sans rechercher si la vision des fantômes des morts était possible et surtout sans chercher à établir une théorie toujours hasardeuse de ces faits, les Sociétés psychiques ont concentré leur enquête sur les cas bien nets d'apparitions de fantômes des vivants, et des centaines de faits très caractéristiques ont été réunis, en Angleterre, par la Société des Recherches Psychiques et, en France, par Camille Flammarion dans son livre sur l'*Inconnu*.

On trouvera également un recueil de faits probants dans la publication du Dr Dariex, *les Annales des*

Sciences psychiques, et nous en avons donné quelques-uns dans notre revue l'année passée.

L'occultisme, comme la plupart des écoles spiritualistes, explique ces faits par le dédoublement passager ou permanent de l'être humain et la « sortie en plan astral » d'une partie de ses éléments constitutifs. Dans certains cas, il y a projection d'une image astrale de la personne qui apparaît ; dans d'autres cas, il y a dédoublement réel et apparition du corps astral ou périsprit lui-même. Cette apparition peut se faire à longue ou à courte distance, car le temps non plus que l'espace n'ont d'existence réelle dans le plan astral.

La figure jointe à cet exposé fera bien comprendre les caractéristiques de cette vision télépathique.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

LE MONT PELÉ

L'effroyable catastrophe de la Martinique n'a pas été sans occuper aussi bien les occultistes que les autres savants.

Le premier tour a été donné à la clairvoyance, et, dans les prédictions antérieures et récentes, on a trouvé trace de l'annonce de ce terrible bouleversement.

Les partisans du microcosme et du macrocosme ont aussi été satisfaits, car, assimilant la terre à un immense corps, ils ont triomphé. Les laves bavées ne sont-elles pas les expectorations périodiques du monstre ?

La question peut s'envisager encore sous bien des aspects plus ou moins occultes, mais je suis plus porté à étudier ce qui a trait à la tradition de la science ; c'est-à-dire à la connaissance exacte des races, des continents disparus, etc.

Or, je crois utile de citer ici quelque chose de peu connu et qui n'a pas été remarqué.

Le principal cratère de la Martinique se nomme le

mont Pelé. J'ai demandé à des personnes originaires de cette île l'étymologie de ce mot, ou plutôt de son origine, sans en recevoir d'explication satisfaisante. Pelé semblerait dire chauve, dénudé, c'est du moins ce qui saute à l'esprit.

Or, si on consulte la *Mythologie du monde minéral* de André Lefèvre (1889), nous y voyons : « Il est un volcan aux îles Sandwich, qui a engendré tout une mythologie. Cinq déesses l'habitent : la farouche Pelé ; Ma-Koré-Wawai-Waa, aux yeux étincelants ; Noï-ta-pori-a-Pélé, celle qui baise le sein de Pelé ; Tabouena-ena, la montagne enflammée ; enfin Opio, la plus jeune des sœurs.

« Pelé est la grande divinité nationale ; on raconte sa lutte furieuse avec un effroyable monstre ou dieu-cochon, Tama-Pouaa, sa course dévastatrice lorsqu'elle faillit atteindre de sa langue de feu le héros Kahavari, enfin le secours qu'elle apporta au roi Taméhamétra, le Napoléon hawaïen, dans une bataille décisive. »

Après les astres, ce furent les montagnes qui eurent le plus de droits à l'adoration des races primitives, d'où le culte des pierres levées.

Mais les volcans, dans toutes les régions où ils se dressèrent, furent surtout les dieux redoutés ; la déesse Pelé en fut l'esprit aux îles Sandwich ; « la déesse à la langue de feu », et Pelé dut être un synonyme de volcan en activité.

Mais, et c'est ici le curieux du problème, comment ce mot passa-t-il des îles Sandwich à la Martinique ? Si vous voulez bien prendre un planisphère, vous

remarquerez qu'entre ces îles il y a à compter, non loin du tropique du Cancer, près de 100 degrés, presque un tiers de la circonférence terrestre. La première est sentinelle avancée dans le Pacifique, du groupe australien de la Micronésie, tandis que la seconde est une des plus orientales des Antilles. Le Mexique et toute l'Amérique centrale s'élèvent entre le Pacifique et l'Atlantique.

Aussi faut-il faire place aux hypothèses ? Grâce aux vents, des gens partis d'une île ont-ils abordé au continent américain et ensuite se sont-ils dirigés vers l'autre ?

Les Caraïbes ont-ils hérité de la déesse Pelé (car ils ont adoré ce volcan), ou est-ce le contraire qui a eu lieu? La migration s'est-elle produite dans le sens inverse ?

D'après les théories géologiques actuelles, toute cette région voisine de l'équateur serait une longue chaîne de puits volcaniques qui peu à peu se seraient élevés au-dessus de l'Océan et autour desquels des ceintures madréporiques se seraient formées et transformées plus tard en îles. Dans l'Amérique centrale et au nord de l'Amérique du Sud, des soulèvements postérieurs auraient donné au sol une plus grande fixité, en auraient fait un continent.

Qui dit soulèvements possibles dit aussi abaissement, rupture en un autre point, c'est la loi de l'équilibre. Or, c'est ici que le problème devient délicat : la fameuse Lémurie, ce continent fantôme sur lequel la race rouge aurait évolué, était placée où se trouve la Malaisie, la Nouvelle-Guinée, la Micronésie.

Il touchait peut-être à l'Amérique centrale. Dans le golfe des Antilles, au lieu d'îles éparses, il y avait peut-être des terres moins brisées. Avant la venue de ces nombreux volcans, une terre ferme pouvait exister. Si les volcans d'Auvergne et de la Bohême ont cessé d'exister comme volcans actifs, d'autres depuis le moment de leur suppression ont pu se révéler.

Or, nous autres chercheurs de l'ancienne tradition, nous ne devons rien négliger pour essayer de retrouver les vestiges des peuples disparus, de ceux qui créèrent les premières formes des croyances humaines, que nous n'avons fait que reprendre, sans les changer beaucoup ; le secret des choses, le but de notre destinée nous sont encore aussi cachés qu'à l'époque de l'âge de pierre.

Or, le champ de l'histoire s'élargit, recule ; il suffit d'aller voir au Grand Palais les admirables collections Morgan, pour comprendre qu'en voyant certains objets âgés de plus de six mille ans, il avait fallu bien des générations antérieures pour produire des objets de maître et non des ébauches d'enfant.

Il n'y a pas que le matériel qui saute aux yeux, mais c'était le symbolisme compliqué qui régnait à ces époques lointaines où des écritures, des signes encore inexpliqués fixaient les pensées.

Avant ces lointaines civilisations asiatiques, on sent que d'autres plus anciennes, totalement disparues, avaient dû évoluer, faire l'homme, et que le sol qui les avait portées, comme fatigué, comme inutile, avait suivi la fatale loi : il était aussi mort à son tour pour enfanter de nouvelles terres avec des races plus jeunes.

Dans tous les déluges de la tradition on voit des couples s'échapper et survivre au désastre. A la suite de la disparition de la Lémurie, des habitants durent assurer la transmission du précieux dépôt des connaissances du moment.

Or, ce culte de la déesse Pelé, dans des endroits si éloignés les uns des autres, mais qui autrefois ont peut-être eu la possibilité de communiquer, n'est-ce pas un indice de ladite communication ?

N'oublions pas que nous sommes en terrain volcanique où l'adoration du feu qui ravage est le premier des besoins ; on le vénère, car on le redoute, il faut l'apaiser.

D'autres plus compétents que moi pourront étudier cette question qui a son intérêt, surtout en ce qu'on trouve un même nom de dieu et de croyance chez des peuples différents et séparés.

TIDIANEUQ.

L'IDÉE D'AME

DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE

PAR E. AMELINEAU

(Suite)

IV

Ces deux solutions d'un même cas se fondirent par la suite dans une même croyance, sans cependant

disparaître tout à fait du sol de l'Égypte : le peuple continuait toujours de croire aux explications primitives et les esprits supérieurs seuls modifiaient toujours leurs pensées vers le mieux. C'est cette stratification des croyances en Égypte qui rend difficiles l'analyse et l'étude des idées dans la vallée du Nil. Dans la question qui nous occupe, on finit par localiser les Dieux et leur donner un empire très bien défini, et ce fut Osiris qui reçut en partage la domination sur les morts, pendant que Râ avait à lui l'empyrée. C'est surtout par le Dieu Osiris et sa légende que les croyances de l'Égypte sur les âmes et leur future destinée se répandirent en dehors de la vallée du Nil, et que jusqu'à ces dernières années on a connu la solution qu'avaient trouvée les Égyptiens de cette question qui passionne toujours et passionnera si longtemps encore la pauvre humanité.

Quand donc l'âme s'était séparée du corps, elle se rendait, pensaient les sages de l'Égypte au moins dix-huit siècles avant Jésus-Christ, elle se rendait, dis-je, sous la forme du corps ou sous celle d'un oiseau à tête humaine, à la *Bouche de la fente*, voletant ou gravissant les pentes escarpées de la montagne, un bâton à la main. Là elle disparaissait, comme dans le mythe solaire, elle entrait dans le royaume des ténèbres et commençait un long, difficile voyage, sujet à péripéties et à catastrophes de tous genres. A chaque instant, elle était arrêtée par des puissances monstrueuses qui lui refusaient le passage et qu'elle ne pouvait vaincre qu'avec les formules magiques et les mots de passe dont on avait dû avoir soin de la

munir sur terre. A mesure qu'elle traversait l'un des territoires des divinités infernales, elle était soumise à une série d'épreuves, dont elle devait sortir victorieuse. Ainsi dans les champs d'Ialou ou de Souchets comestibles, elle devait cultiver le blé d'Osiris, et comme elle ne pouvait le faire à elle seule, étant une âme de qualité, car les âmes de condition inférieure ne comptaient pas, elle appelait une foule de personnages qui avaient nom *répondants*, parce qu'ils devaient répondre à l'appel qui leur était fait. Ces *répondants* avaient été placés dans la tombe sous la forme de petites statuettes de terre cuite, recouvertes le plus souvent d'un émail bleu, habilement ou grossièrement faites, tenant les instruments du laboureur dans leurs bras croisés sur la poitrine : c'étaient les restes d'un usage barbare qui voulait qu'à la mort d'un chef on ensevelît avec lui la plus grande partie de sa domesticité. Dans un autre domaine, il fallait se livrer à d'autres exercices, par exemple tuer le serpent Apophis, percer l'âme d'une lance, etc. Lorsque l'âme avait ainsi accompli avec succès les travaux auxquels la soumettaient les Dieux des districts infernaux, elle arrivait devant une série de portes gardées par des génies à tête de serpent, tenant un long couteau : non seulement elle devait savoir leurs noms et donner les mots de passe ; mais elle devait connaître en outre une foule de choses dont l'ensemble forme un total assez fort. On ne lui faisait grâce de rien. Les portes passées, il fallait aussi traverser les pylônes; puis l'âme arrivait devant un grand lac de feu où attendait une barque fée dont il fallait con-

naître tout le gréement et qui lui faisait subir un examen détaillé et minutieux. Ce lac une fois franchi grâce à cette barque, elle arrivait à la porte de la grande salle de justice et l'examen reprenait de plus belle. Lorsqu'elle avait réussi à passer cette porte, elle se trouvait dans la salle du jugement, devant le tribunal où siégeait Osiris accompagné de ses quarante-deux assesseurs dont il fallait encore savoir les noms. L'âme était introduite devant ce terrible sanhédrin par Horus psychopompe. Le Dieu grand, Osiris, se tenait sur un trône placé sous un grand édicule soutenu par des colonnes de bois (1). Devant lui étaient les quatre génies funéraires, Amset, Hapi, Tiaoumaoutef et Qebehsennouf; derrière lui, les déesses Isis et Nephthys, ses sœurs; autour de lui les Dieux assesseurs, vingt-deux de chaque côté. Au milieu de la salle était une balance, près du fléau de laquelle se tenait Anubis, le Dieu de l'embaumement, chargé de régulariser la pesée. Près du plateau de gauche se tenait le greffier divin, Thot, sa palette de scribe à la main gauche et le calame dans la main droite; près du plateau de droite, accroupi sur une sorte d'édicule en forme de fausse porte, était un monstre à tête d'hippopotame appelé d'un nom qui signifie la *grande dévorante*. En face de cet imposant tribunal, l'âme dans un long discours faisait son apologie : c'est ce que l'on a nommé la *confession négative*, parce que l'âme y énumère tous les péchés qu'elle

(1) Ce détail montre que cette partie de la légende était censée avoir été créée à une époque ancienne, où les colonnes architecturales se faisaient encore en bois.

n'avait pas commis. Cette apologie, qui est à la fois négative et affirmative, est un morceau de haute morale, dans lequel on trouve fidèlement résumées les idées de l'Égypte sur la plupart des devoirs sociaux qui incombaient à l'Égyptien en tant qu'homme et en tant qu'habitant de la vallée du Nil. Lorsque cette apologie était terminée, on faisait la contre-épreuve en plaçant dans le plateau gauche de la balance une statuette de la déesse Vérité-Justice et dans le plateau de droite le cœur de l'homme, celui qu'il avait reçu dans le sein de sa mère, pour montrer en quelque sorte que toutes les actions de l'homme étaient justiciables de ce jugement. Thot lisait alors l'énoncé des divers actes de l'homme tels qu'ils avaient été enregistrés sur le grand livre, et, à la fin de cette lecture, si le cœur était en contrepoids exact avec la vérité, l'âme était proclamée justifiée, digne de se métamorphoser en tout être qu'elle voudrait, de sortir pendant le jour et de monter sur la barque de Râ ; si, au contraire, le contrepoids du cœur était insuffisant, l'âme était proclamée impie, elle devenait la proie de la *grande dévorante* ou subissait quelques autres supplices et finalement elle était renvoyée mener une seconde vie qui devait corriger la première. Après cette seconde vie, si l'âme ne s'était pas amendée et si le cœur se trouvait encore trop léger, elle était punie de la *seconde mort* ou de l'anéantissement final.

Il n'est personne qui ne voie combien cette nouvelle explication résultant de la fusion des légendes primitives est en avance sur les deux autres théories explicatives que j'ai déjà fait passer sous les yeux du lec-

teur. C'est ici que nous voyons poser pour la première fois la question qui occupera désormais la plus grande part dans les spéculations philosophiques et religieuses de l'homme, à savoir l'existence des récompenses et des peines pour l'âme après la mort, selon qu'elle aura mené sur la terre une vie vertueuse ou au contraire qu'elle aura commis le péché. Le bien et le mal : sans doute les générations qui avaient cru les théories précédentes avaient eu une vague conscience de ce que c'était qu'une action bonne ou mauvaise ; mais elle n'avait point su rattacher l'une ou l'autre à la doctrine de l'immortalité de l'âme. Ici je dois expliquer plus au long en quoi consistait pour l'Égyptien cette immortalité qu'il avait su trouver.

L'immortalité était la récompense de la vie vertueuse ; ce n'était point une arme à double tranchant, si je puis m'exprimer de la sorte, uniformément employée contre tous les hommes, soit pour la récompense, soit pour le châtiment : l'esprit de la philosophie grecque devait seule en étendre la portée dans ce dernier sens et la rendre pour ainsi dire obligatoire. Celui-là seul qui avait été déclaré juste dans la salle où son cœur avait été pesé avec la déesse Vérité-Justice, par-devant le tribunal d'Osiris, pouvait être admis à vivre toute la durée qu'on désignait par le mot vague de *siècle* et que nous traduisons d'ordinaire par éternité : le méchant était puni de suite. La punition fut graduée avec un certain art, puisque l'âme punie temporairement pouvait en quelque sorte se racheter elle-même. Le bonheur seul était éternel : la punition ne durait qu'un temps, même après la

seconde vie, et se terminait par l'anéantissement final, sort que les Égyptiens craignaient par-dessus tout. Cette doctrine traversa tous les siècles et pénétra même dans le christianisme primitif des Coptes. Le grand damné lui-même, Satan, devait mourir à la fin de son châtiment ; les hommes qui étaient précipités dans l'enfer pouvaient entrer au paradis, ils pouvaient recevoir le baptême même après leur mort, avaient quelque relâche de leurs tourments le samedi et le dimanche, et, au jour de la fête de l'Archange Michel, ils pouvaient grimper sur l'aile que l'Archange trempait dans les eaux profondes du Tartare et être portés au Paradis. Somme toute, cette doctrine paraît beaucoup plus juste que celles qui ont prévalu depuis.

Telle est la doctrine la plus parfaite qu'ait inventée l'Égypte sur l'âme de l'homme. Cette doctrine n'admet pas, comme on le voit, que l'âme soit immortelle par nature, qu'elle soit spirituelle ; elle suppose au contraire que l'âme est mortelle, parce qu'elle est corporelle. Cependant elle contient en germe toute notre psychologie moderne sur ces deux questions. C'est ce qu'il me faut démontrer en quelques mots à la fin de cet article.

La matérialité de l'âme est démontrée par ce fait d'abord, à savoir qu'elle se présentait devant le Juge suprême sous la forme humaine. On dira sans doute que les artistes égyptiens ne pouvaient pas plus que leurs confrères contemporains représenter un pur esprit qui ne tomberait pas sous le sens. J'en conviens tout le premier ; mais ce n'était pas une simple convention pour l'artiste égyptien que de représenter

ainsi cette âme ; il y avait plus, il y avait réalité de la forme corporelle, puisque l'âme pouvait être dévorée ou décapitée, comme on le voit au tombeau de Séti Ier. Cependant il y avait eu progrès : l'on ne parle plus dans cette dernière explication de la nourriture que l'âme devait recevoir ; si l'on a conservé les champs d'Osiris où elle devait faire pousser ce blé haut de sept coudées que nous avons retrouvé encore, ce n'est plus pour approvisionner les greniers du Dieu et par conséquent assurer la subsistance de l'âme, c'est simplement une épreuve qu'elle doit subir. Donc la croyance sur ce point s'était quelque peu avancée vers la notion spirituelle. Ce n'était pas le seul. Nous avons vu que l'une des récompenses de l'âme trouvée juste était de pouvoir se métamorphoser en tels animaux qu'elle voudrait ; ces animaux n'étaient pas les premiers venus : c'étaient des oiseaux que l'usage avait consacrés pour cela, des phénix, des hirondelles, etc. L'oiseau, par sa faculté de voler et de trouver ainsi son chemin dans les airs, semble aux esprits primitifs doué de qualités merveilleuses, presque immatérielles : les Égyptiens de ce côté-là encore avaient donc dématérialisé leur conception de l'âme autant qu'ils l'avaient pu.

Un autre progrès se marque dans la faculté qu'avait l'âme juste de sortir et d'apparaître pendant le jour. Pour sortir, il faut aller quelque part, et pour apparaître il faut d'abord être invisible, sinon par nature, du moins par accident. L'âme pouvait sortir à son gré du monde infernal et apparaître sur la terre, mais seulement pendant le jour. Il ne s'agit plus ici de la

faculté qu'avait le *double* de sortir du tombeau pour se rendre dans les lieux où il voulait aller : l'idée a fait du chemin. Le *double* peut toujours agir de la sorte dans son petit domaine qui s'étendait du tombeau jusqu'aux lieux où s'était écoulée sa vie dans l'enceinte de la maison ; il se promenait dans ses jardins, donnait des festins, recevait les offrandes qu'on apportait, les visites qu'on était censé lui faire. L'âme au contraire n'est jamais dite avoir plaisir à ces idées grossières des réjouissances qui étaient permises au corps et à son *double* ; sous ce nom d'âme juste, elle ne prend point part aux festins : elle vit d'une vie plus relevée. Si elle n'a pas les qualités des purs esprits, elle a du moins les attributs que la théologie catholique reconnaît à ce qu'elle nomme les corps bienheureux, c'est-à-dire les corps spiritualisés. Puisque je parle de croyances chrétiennes, des idées encore plus grossières que celles de l'Égypte avaient cours dans la Gaule du VI[e] siècle : et au moyen âge les théologiens admettaient couramment que l'âme pouvait revenir faire son purgatoire sur la terre.

Mais il y a encore mieux. L'âme juste pouvait à son gré monter sur la barque céleste et y mener la vie du Dieu Râ. Dans ce dernier rôle elle s'appelait *lumineux*, *khou*. Les Égyptiens dans ce cas employaient indifféremment dans la plupart des cas les mots de *ba*, l'*âme*, et de *khou* pour désigner celui qui avait mérité d'arriver à cette suprême félicité ; mais je crois que, dans bien d'autres cas, ils mettaient une différence entre l'âme et le *khou* lumineux. Quand on trouve les esprits bienheureux désignés sous ce nom,

il faut, je crois, voir dans l'adoption de ce mot pour exprimer la pensée plus que le hasard d'une expression plus ou moins synonyme. La pensée humaine en Égypte qui se servait de ce mot pour désigner d'abord le *fantôme*, ce qui apparaît avec la petite lueur terne et blanche qu'ont tous les revenants dans les croyances populaires, et ensuite l'esprit plus ou moins parfait qui avait mérité d'être reçu dans la barque de Râ, cette pensée, dis-je, a évidemment progressé : le sens premier attaché au mot *khou* est resté le même, il veut bien dire le *lumineux*; mais il s'agit de toute autre chose et le sens dérivé l'a emporté sur le sens primitif. Il y a entre les deux acceptions de ce même mot tout le vaste charme produit par le progrès de la pensée. Là encore les doctrines chrétiennes ressemblent de fort près aux doctrines égyptiennes ; car la première qualité des corps glorieux, c'est d'être environné de la lumière de la gloire, ce que nos peintres traduisent par le nimbe autour de la tête, nimbe qu'ils ont emprunté à des prédécesseurs beaucoup plus anciens dont les idées s'exprimaient ainsi naïvement. Les deux acceptions du mot *khou*, sans parler d'une troisième que l'on employait pour désigner les ancêtres en général et surtout l'ancêtre primitif qui avait fondé la famille, sont usitées parallèlement dans les documents de la même époque, et cela jusque dans les derniers temps de l'empire égyptien : cette simultanéité d'emploi du même mot dans deux sens si différents prouve que les Égyptiens amalgamaient ensemble les idées les plus hétéroclites, elle a été la cause des erreurs où l'on est tombé sur la religion égyptienne

et notamment sur la question de l'âme ; avec un peu et même beaucoup d'attention et d'analyse on peut arriver à discerner les éléments chronologiques de l'idée, et c'est ce que je me suis efforcé de faire ici, sans me laisser arrêter par la crainte de commettre quelques minces erreurs de détail. J'ai dit ce que je croyais vrai au moment où ma plume a traduit ma pensée ; il se peut que l'avenir modifie quelques-unes des pensées secondaires, mais j'ai confiance qu'il laissera intacte la partie fondamentale de cette explication.

Les monuments et les documents égyptiens nous ont conservé un mot profond qui en dira long à lui seul sur le développement progressif de la pensée humaine par rapport à l'âme ; ce mot, c'est le suivant : « Et maintenant ton corps est dans la terre, ton âme est au ciel. » Non seulement on écrivait ce mot dans les livres saints que l'on donnait au cadavre comme une armure toute-puissante ; mais on l'écrivait aussi sur les boîtes à momies de la xxii[e] dynastie, c'est-à-dire au xiii[e] siècle environ avant notre ère. Les livres chrétiens des Coptes n'ayant rien changé, on trouve les mêmes expressions employées au viii[e] siècle de notre ère par l'écrivain qui raconte la vie du patriarche Isaac (1) ; c'est toujours à notre époque la manière de parler des auteurs chrétiens. Je le considère comme la plus haute expression de la pensée égyptienne dans cet ordre d'idées, et il faut croire que le mot répondait si bien à l'un des besoins factices de l'âme humaine,

(1) E. Amélineau, *Vie du patriarche copte Isaac*.

qu'il en est l'expression bien adéquate, puisqu'on l'emploie toujours.

Ce que je viens de dire montrera à qui voudra réfléchir que la philosophie grecque n'a pas eu grand' chose à inventer, puisque les Égyptiens l'avaient auparavant débarrassée de ce souci. Non que je veuille dire que la doctrine égyptienne ait été directement connue des philosophes grecs et surtout de Socrate; mais, tout au moins, il faut bien avouer que les Grecs n'ont pas été, même en philosophie, les grands inventeurs que l'on se plaît à couronner de la gloire d'avoir su découvrir les principales idées dont l'homme s'est contenté depuis.

Et maintenant je résume en quelques mots cet article. Les Égyptiens, en observant sans doute quelques phénomènes physiques ou psychologiques très faciles à observer parce qu'ils sont obvies, en arrivèrent à se persuader que l'homme ne mourait pas tout entier au moment de la mort, qu'une partie de lui-même pouvait survivre à la dissolution de l'union des deux êtres qui le composaient et qu'on pouvait lui redonner l'existence, grâce à certaines cérémonies magiques accomplies dans les rites des funérailles. Cette partie qui survivait à l'homme d'abord était corporelle comme le corps, mais d'une corporéité plus ténue, quoique encore assez grossière, ce n'était que le *double* du corps, attaché à la subsistance du corps quoique insensible, se nourrissant comme le corps et sujet aussi à la mort par la faim. Avant d'arriver à cette seconde mort du principe survivant, si différente de ce qu'on devait entendre

plus tard sous cette même expression, le *double* devait endurer toutes les souffrances de l'abandon progressif, du délaissement total et de la privation de la nourriture qui se terminait par la mort. Il luttait pour la vie ; il allait par l'Égypte entière cherchant sa nourriture, s'en prenant aux vivants, leur apparaissant quelquefois pour leur reprocher l'abandon dans lequel ils le laissaient, les vouant à des châtiments qui se manifestaient par des maladies, des obsessions et des possessions : dans ce rôle il prenait le nom de *khou*, comme je le crois et comme je l'ai exposé. Que s'il était heureux, son bonheur consistait en une satisfaction purement matérielle, à manger, à boire, à vivre dans sa nouvelle vie comme il avait vécu dans sa vie précédente, soit dans son tombeau, s'il en avait mérité un, soit dans l'enceinte de sa maison.

Par suite des progrès de la pensée humaine, cette première conception ne suffit bientôt plus. On épura quelque peu l'idée du *double* pour en faire l'idée d'âme. Cette âme est encore matérielle, elle a besoin de se nourrir ; pour arriver à s'assurer cette nourriture qui lui est nécessaire, elle s'est inféodée à quelqu'un des dieux infernaux, comme les premiers hommes s'étaient inféodés à quelque homme plus puissant qu'ils ne l'étaient. J'ai décrit les effets des deux principales de ces inféodations : je n'y reviendrai pas. C'est là que commence à apparaître l'idée de récompense qui se dégagera dans la suite ; mais cette récompense est purement matérielle, elle n'est pas le moins du monde morale. Cette conception d'un nouvel élément dans l'homme n'empêche pas le moins du monde l'exis-

tence simultanée du *double* qui reste toujours auprès du cadavre, dont l'existence est liée à la subsistance du cadavre, tandis que celle de l'âme en est complètement libérée.

Quand l'union politique se fit en Égypte des deux grandes parties qui constituent géographiquement la vallée du Nil depuis la première cataracte jusqu'à la Méditerranée, on sentit aussi le besoin d'unifier les croyances religieuses. On confia au seul Osiris le droit de régenter les morts, c'est-à-dire les âmes qui comparaissaient devant lui après avoir parcouru heureusement toute la série d'épreuves dont il leur fallait sortir victorieuses ; car, si l'âme échouait dans cette partie préliminaire, elle était anéantie tout d'abord. Si elle était assez heureuse pour parvenir jusqu'au tribunal, elle devait faire la preuve qu'elle était pure, comme elle l'avait affirmé dans son apologie, et faire contrepoids à la statue de la déesse Vérité-Justice dans la balance où l'on pesait son cœur. Si elle était trouvée juste, elle jouissait des diverses prérogatives de la justice ; si elle était trouvée trop légère, elle était condamnée à une seconde vie, et finalement à une seconde mort si la vie nouvelle ne l'avait point justifiée. Cette seconde mort différait complètement de la seconde mort primitive.

La nature de cette âme pendant la vie n'est pas définie ; mais j'ai fait voir que tout au moins pour les âmes royales des Pharaons, elle était le siège de la volonté, de la pensée et des affections. Quand elle était reconnue juste, elle devenait immortelle, elle se spiritualisait en quelque sorte, elle acquérait toutes

les qualités des corps bienheureux, c'est-à-dire des corps ressuscités qui, sans être des esprits, se comportent exactement comme des esprits. Elle était alors lumineuse, *khou*, dans le sens le plus parfait de ce mot. Les idées primitives, foncièrement matérielles de l'Égypte, s'étaient ainsi peu à peu délivrées de la gangue qui les entourait, avaient évolué vers un sens plus immatériel, et par conséquent plus spirituel, car le sens spirituel n'est que le sens matériel dont on a abstrait toute idée de matière. L'immortalité n'était qu'adventice pour l'âme bienheureuse, elle n'existait pas pour l'âme injuste. Cette immortalité a été étendue depuis à toutes les âmes des hommes ; c'est la seule différence entre la croyance de l'Égypte aux dernières époques et les croyances qui ont été adoptées depuis par les plus grands philosophes grecs d'abord et ensuite par la religion chrétienne. Je ne dirai pas que l'Égypte a inventé la première ces idées, parce que je ne sais pas si une autre nation ne les a pas eues concurremment avec l'Égypte et antérieurement à elle ; mais je dis que l'idée d'âme a eu en Égypte l'origine et l'évolution que je viens de faire connaître, et j'ajoute qu'il est plus que vraisemblable, qu'il est même moralement certain que la Grèce n'a fait qu'emprunter à l'Égypte les idées qui avaient cours dans la vallée du Nil.

Je crois avoir démontré ailleurs que les Égyptiens avaient peu à peu trouvé l'idée du Dieu philosophique dont on enseigne la nature et les attributs dans la Théodicée ; je viens de montrer comment ils arrivèrent aussi peu à peu à trouver l'idée d'âme telle qu'on la conçoit couramment encore aujourd'hui.

Puisse ce travail être utile à ceux qui cherchent la genèse des idées qui ont exercé la plus grande influence sur la destinée de l'homme.

AMÉLINEAU.

Au Pays des Esprits

(*Suite*)

— Oh! mon ami, s'écria l'enthousiaste Écossais, pourquoi ne voulez-vous pas me conduire dans ces royaumes du pouvoir occulte?

— Parce que je n'y puis entrer moi-même, Graham, répliquai-je. J'ai seulement posé le pied sur le seuil et jeté un coup d'œil dans les dédales sans fins de l'Univers invisible. Je sais que ces choses existent; j'ai même constaté les pouvoirs et les dangers qu'elles peuvent présenter, mais je ne sais que ce qu'il faut pour m'encourager à des recherches plus profondes.

— Vous en savez assez, dit Graham, pour m'expliquer quelle influence occulte est empreinte dans cet objet?

Il retira de son habit un petit paquet qu'il me tendit, mais à peine l'eus-je touché qu'il recula d'étonnement et d'effroi en constatant l'effet que ce talisman produisait sur moi. La piqûre soudaine et mortelle du Cobra m'aurait à peine causé une plus vive douleur. Quelque chose de totalement antagoniste à ma nature était contenu dans ce paquet. La figure d'une

très belle femme s'éleva devant moi, mais les plus repoussants des Êtres qui chassent le néophyte du royaume des Élémentals m'auraient été plus sympathiques que cette terrible femme. Respirant à peine, je décrivis rapidement le portrait que je tenais dans ma main et l'effet qu'il avait produit sur moi et je sentis que l'antipathie faisait place à une irrésistible souffrance aussi énigmatique pour mon ami qu'humiliante pour moi. Cependant de sombres formes glissaient devant mes yeux, l'air s'emplissait de sons plaintifs et une impression tellement forte de douleur morale passa sur moi, que, repoussant mon ami, j'ensevelis ma face dans le gazon afin de pouvoir reconquérir mon calme humilié et indigné à la fois d'être le jeu d'aussi incompréhensibles émotions, je réussis enfin à desserrer mes doigts, crispés sur l'odieux portrait que je rendis à Graham, en le priant de m'éviter à l'avenir de telles influences. Il m'écouta avec un mélange d'intérêt et de peine, m'apprit que la description de la personne dont le portrait était renfermé dans le paquet avait été correcte ; mais ajouta qu'il ne pouvait comprendre, pourquoi cette image était associée avec de tels présages de souffrance et avait excité de tels sentiments d'antipathie en son meilleur ami.

— Graham, m'écriais-je en me levant pour le quitter, si ce portrait est celui de la femme que vous aimez, remerciez votre ange gardien de l'échec de vos enchantements, mieux vaudrait autour de vous l'étreinte gluante du boa constrictor que les bras charmants de cette femme fatale !

— Chevalier de B., cria l'Écossais, en furie, vous

m'en rendrez raison! Alors, ressaisissant ma main qu'il avait rejetée, il murmure avec son affection accoutumée : « Pardonnez-moi, Louis, je suis à moitié fou et je sais que vous n'êtes... eh bien, vous n'êtes qu'un mystique. »

(*A suivre*)

LETTRES MAGIQUES

(*Suite*)

IV

Andréas a Stella

Je pressentais bien que ma curieuse amie s'intéresserait au convive silencieux de sa dernière fête ; je ne me rappelle pas sans sourire l'arrivée de Théophane dans la cohue élégante qui se pressait en ton palais. Beautés brunes et beautés blondes, dandies à la Byron, jeunes dieux en frac, grands seigneurs ruinés, ils ont tous senti la présence d'un Inconnu ; les sourires ont été figés, les paradoxes expirèrent et le désir voluptueux mourut pendant une seconde, tandis que la haute taille de Théophane s'inclinait pour murmurer à ton oreille des paroles qui durent t'émouvoir. Et un bon moment, tout l'essaim de tes convives rieuses contempla en silence le visage, le corps, l'attitude et les manières du nouvel arrivé ; puis elles se communiquèrent en chuchotant les résultats de leur examen. « Il a l'air d'un athlète », dit la première. « Il res-

semble, dit l'autre, qui se pique d'érudition, au bas-relief assyrien du Louvre, où l'on voit un homme qui tient sous son bras un lion. » « C'est un vieux, » s'exclama la troisième. « Il a le mauvais œil, » frissonna une Italienne. « Il m'a touchée en passant », avoua une blonde rougissante, tandis que ma chère Stella reprenait, comme par la vertu d'un philtre puissant, plus de splendeur, de rayonnement et de charme qu'elle n'en avait jamais possédé.

Tu veux revoir Théophane, ma pauvre amie, et tu crois ne céder qu'à la puérile curiosité que l'on a pour une bohémienne étrange ; l'astrologie, la chiromancie sont de fort belles sciences, certes, et il y est, paraît-il, fort expert ; mais prends garde ; si tu connaissais à quelles douleurs tu cours,. à quelles fatigues tu te voues, à quelles humiliations tu souscris, l'obscur désir qui se lève en toi, la pâle lueur de ta secrète intuition s'enfuiraient épouvantés de la hardiesse de leur projet. Ah ! que ne restes-tu dans la sphère brillante où le Sort t'a placée ; chercheuse téméraire, comment pourras-tu vivre dans la solitude et dans la douleur; car tu vas l'aimer, cet homme dont tu es curieuse ; tu vas être initiée aux secrets du cœur ; et tu achèteras ces secrets de toute ta beauté, de ton sang, de ta vie même. Pauvre Stella ! tu vas, en me lisant, me croire jaloux ; ce n'est pas ton corps qu'il va prendre, il n'inventera pour toi ni caresses nouvelles, ni mots d'une surhumaine tendresse; malheur à toi s'il ne t'aime pas, mais encore plus malheur s'il t'aime ; son amour est un feu dévorant ; tu souffriras par lui toutes les agonies ; c'est, du moins ils le disent

là-bas, dans les cryptes secrètes, la seule voie qui s'ouvre à la femme pour arriver à la *Voie*.

Chère Stella, sur qui je vais pleurer, tu verras Théophane et il te parlera sans doute. Adieu, cette fois, pour longtemps.

V

Théophane a Stella

Vous êtes accourue, Stella, où vous croyiez que j'étais, et, derrière la lourde porte, seule, la voix d'un chien enfermé vous a répondu. Voyez comme les choses extérieures sont l'exact symbole des choses intérieures. N'êtes-vous pas aujourd'hui, au milieu de votre luxe, de vos fêtes et de vos courtisans, comme une pauvre créature abandonnée, qui cherche anxieusement son maître, qui croit le reconnaître sans cesse et qui retombe de désillusions en secrètes désespérances, perdant peu à peu jusqu'au courage même de se relever, tandis que les échos de votre douleur étaient les seules réponses que vous receviez de tout ce vaste univers qui semble ne vous avoir jamais connue.

N'en croyez rien, cependant; tout au contraire, une multitude sans nombre d'yeux attentifs et sympathiques regarde votre misère et y compatit. Le monde extérieur que vous avez seul aperçu jusqu'ici, par ses formes les plus hautes et ses plus splendides magnificences, n'est qu'un pâle reflet, qu'une enveloppe grossière et rongée par la corruption, d'autres mondes plus purs et plus beaux ; ces sphères inconnues sont

peuplées d'êtres prestigieux qui, comme les filles de Jérusalem la Sainte, sont les spectateurs apitoyés de vos erreurs, de votre lutte dans la ténèbre, et de vos souffrances. Ah ! si votre corps est beau, votre âme l'est aussi, mais seulement par l'attrait de ses larmes; vous ne fûtes rien jusqu'à ce jour, qu'un instrument de luxure, qu'un prétexte de convoitises et de cupidités; cependant cette matière vile cache le germe du diamant que vous deviendrez peut-être un jour.

Cette obscurité secrète où vous errez, elle n'est pas hors de vous seulement, elle est aussi en vous; elle vous oppresse, vous torture, vous accable mystérieusement; les baisers n'ont plus de saveur, les doigts se lassent de la caresse des étoffes et les yeux des merveilles de l'art; en vous s'agenouille, se lamente et sanglote une pleureuse voilée que les larmes suffoquent. Regardez cette pleureuse, écoutez sa lamentation, Stella; c'est la forme qu'a prise, pour vous, celui qui se tient au centre du monde comme le piquet d'une tente, le formidable Architecte qui sculpte les pierres avec la foudre; celui qui prend la matière dans le creux de sa main, qui l'y écrase et qui en fait jaillir de longs jets sanguinolents d'entre ses doigts impitoyables. Il est immobile pendant que les sphères tournent autour de lui; il est muet, mais ses yeux distribuent les éclairs vers les quatre bornes du monde; il est invisible, mais les palais qu'il construit sont splendides au dehors et sombres au dedans.

Ne haïssez pas cet ouvrier, Stella, bénissez sa main et désirez ressentir encore et longtemps la déchirure de ses ongles.

VI

Théophane a Stella

Ne cherchez pas de consolation au dehors ; les réalités visibles existent mais ne sont pas. Vous croyez trouver le remède de votre mal et l'oubli de votre angoisse dans l'entraînement du luxe et des voluptés; vous sentez bien cependant en vous-même que vous avez vidé la liqueur délicieuse et qu'au fond de la coupe une lie amère vous reste seule à boire. Écoutez la petite voix qui murmure imperceptiblement dans votre cœur. Ne vous montrez pas, cachez-vous ; ne vous élevez pas, abaissez-vous ; ne cherchez pas le soleil, mais la nuit ; car vous êtes toute noire, et le feu glacé de l'astre nocturne est le seul élixir qui puisse vous rendre une vie nouvelle.

Rentrez en vous-même et voyez l'enchaînement merveilleux des événements de votre existence, l'invisible sagesse de leur succession. Ce qui est aujourd'hui votre moi a parcouru l'immense cycle d'innombrables existences ; il a été le feu latent qui se cache dans le caillou silencieux ; puis la molécule de terre où une herbe modeste a puisé un peu de sa sève ; joyau précieux, il a brillé pendant des semaines de siècles sur la poitrine des antiques danseuses ou au front d'hiérophantes majestueux ; mais la colère des puissances cosmiques a déchaîné sur l'univers où il vivait des cataclysmes d'eau et de feu ; précipité à nouveau

dans l'océan confus des germes primitifs, il en est ressorti élevé d'un règne dans la hiérarchie physique; cet atome de feu vital s'est revêtu des formes diverses des racines, des herbes, des fleurs et des fruits; travailleur obscur enfoui dans le sein de la terre, cellule brillante des pétales, grain de pollen parfumé, arbre enfin centenaire et vénérable, des millions de fois il a vu le soleil naître et mourir aux points opposés de l'horizon; pendant des âges sans nombre, il a reçu les leçons des fées, des dryades et des faunes. Le voici replongé dans la grande mer végétale, d'où le nouveau souffle de l'esprit le fait resurgir créature spontanée, libre dans ses mouvements, à laquelle furent dévolus successivement la masse profonde des eaux, la surface de la terre verdoyante et l'espace azuré des airs. Votre corps, Stella, est un résumé de la création tout entière; immobile, il est un palmier élégant; votre démarche a emprunté, aux serpents sacrés qui se dressaient près des brûle-parfums, la perfidie de leurs ondulations; vos cheveux sont le duvet soyeux et chaud de quelque cygne d'Australie; vos lèvres sont une rouge corolle humide de rosée; vos ongles sont des coraux polis par la caresse incessante de la grande Thalassa; vos yeux sont des gemmes affinées dans les creusets souterrains des gnomes; votre voix est l'hymne matinal des oiseaux; au fond de votre cœur, enfin, est tapie quelque voluptueuse et cruelle panthère altérée de luxure et de sang.

Telle est la Stella inférieure, telle est la forme inconsciente qui, jusqu'à ce jour, dispensa sur la foule des germes de crimes et de perversités. Ce petit feu

follet ivre de sa liberté et de sa fausse lueur, a peuplé sa sphère d'extravagances et de révolte ; il ne sentait pas la main de la grande Harmonie, mesurant ses écarts, et dispensant, selon la norme, les proportions de ses activités ; ainsi un feu vivant s'attachait à votre sein, consumant sans relâche les matières viles de votre être et vous faisant peu à peu descendre du royaume joyeux au royaume de la tristesse.

Ainsi, ce monde, que vos multiples beautés subjuguèrent, a secoué peu à peu les chaînes flexibles que vos séductions lui avaient forgées. Plus bas, votre charme impérieux fit se prosterner vos pères à vos pieds ; plus consumante brûle dans leur cœur la haine inconsciente qu'ils nourrissent contre vous. L'astre qui a rayonné voit son corps réduit en cendres lorsque l'Être des Êtres retire Son souffle de lui.

Lorsque l'Éternel jeta, dans le sein de la Mère céleste, le petit germe, qui est vous-même et qui fut, depuis le commencement des âges, le spectateur toujours jeune de ses propres transformations. Il lui donna dans le vaste Univers un petit monde à gouverner, et ce monde c'est votre nom, chère sœur ignorante, qui vous fut donné au commencement, qui vous a protégée dans toutes vos chutes, et qui sera votre vêtement de gloire, lors de votre future exaltation. Ce petit cosmos où vous êtes reine, vous avez reçu la mission de le garder, de le cultiver et d'en surveiller les productions. C'étaient là vos fils mystiques, sur qui devait se pencher la tendre sollicitude d'une mère, et de qui les séductions de l'antique serpent vous ont fait détourner les yeux.

VII

Andréas a Stella

Laisse-moi, Stella, pour bercer la petite douleur perpétuelle qui niche dans ton âme, laisse-moi te raconter des contes de fées. Ne t'étonne point que je sache, sans t'avoir vue, l'état dans lequel tu te trouves. Ne t'ai-je pas dit, il y a quelque temps, que je commençais à t'aimer ; et si tu te rappelles qu'autrefois les délicieuses lassitudes de nos caresses relâchaient, chez nous, les lourdes chaînes de la matière physique, tu comprendras comment, si mon cœur s'élance vers le tien, il sent, comme s'il était à toi, les palpitations de la vie et les aspérités du roc par où tu t'élèves aux flancs de la montagne mystérieuse.

Il était une fois un pauvre berger qui passait pour innocent; il gardait les moutons des habitants d'un petit village, perdu dans les profondeurs de la Forêt-Noire, bien plus profonde et bien plus déserte à cette époque lointaine que maintenant. Ce petit berger, qui s'appelait Hans, ne connaissait point ses parents; il était arrivé, tout enfant, dans ce village, dont les habitants, simples et bons, l'avaient recueilli ; mais dès qu'il fut en âge de se reconnaître dans les sentiers à peine tracés, qui traversaient l'immense forêt, on l'utilisa pour conduire aux pâturages des montagnes le petit troupeau qui constituait la principale fortune de ces pauvres gens. Hans avait une vie étrange ; on

le voyait très peu ; à peine au matin le temps qu'il traversait la route en soufflant dans sa corne, le soir en remettant ses bêtes dans leurs étables ; il parlait peu, avec l'air absent ; et la nuit, au lieu de dormir dans la bonne paille fraîche des granges, ou sous l'haleine chaude des bestiaux, l'hiver, il errait dans la forêt, la face tendue vers la lune et vers les étoiles, et les bonnes gens le croyaient quelque peu sorcier.

On l'avait vu, au milieu des hautes futaies, prêtant l'oreille à des voix cachées, souriant à des spectacles invisibles ; la Forêt semblait lui donner des leçons ; il connaissait le temps à l'inspection des déchirures de ciel bleu aperçues au travers des feuillages ; il apprenait peu à peu quelles herbes font disparaître les contusions, sèchent les plaies ou guérissent le bétail ; la corneille et le hibou lui parlaient même, et quand la Mort visitait ce hameau perdu, il savait d'avance sur quelle hutte elle allait s'arrêter. Ainsi Hans grandit joyeusement, dans les souffles embaumés de la forêt ; les fleurs de l'été, les fruits et les horizons dorés de l'automne, le tapis des neiges hivernales se succédèrent bien des fois sans qu'il connût d'autres sentiments que l'admiration et la paix ; il n'avait que des amis parmi les arbres et les herbes ; parce que jamais il n'avait fait de mal à aucun d'eux ; avant de cueillir un fruit, d'arracher une racine, de couper une tige, il avait toujours demandé à l'intéressé la permission de le faire, et quand il cherchait de bonnes feuilles bien juteuses pour panser une plaie, jamais il ne dépouillait le petit arbuste de sa propre autorité ; il allait par la forêt, demandant à haute voix : « Où sont les

mille-pertuis ? » ou telle et telle autre plante, et il ajoutait : « Quel est celui qui veut bien me donner quelques feuilles pour guérir la vieille Gretel, ou pour arrêter le sang d'une coupure que s'est faite Fritz le charpentier ? » Alors, un petit arbuste lui répondait : « C'est moi, prends ce qu'il te faut de mes feuilles, mais ne me fais pas trop mal. » Pour ne pas faire de mal à ses amis, le petit Hans attendait qu'ils fussent endormis sous la lune ; et quand tous les enfants de la forêt sommeillaient paisiblement, il prenait ses feuilles à celui qui les lui avait offertes, tout doucement, en faisant le moins de déchirures possible et en fermant avec soin la cicatrice verte. Aussi tous l'aimaient et se faisaient un plaisir de lui donner ce qu'il leur demandait.

Tout au moins Hans prétendait que les choses se passaient ainsi ; et les gens du village l'écoutaient avec étonnement parce qu'ils n'avaient jamais entendu la voix d'un arbrisseau ; quand on lui disait de telles choses, le petit pâtre était bien peu étonné, mais comme c'était un enfant simple et plein de respect pour les hommes âgés et les vieilles femmes, il ne tirait pas de gloire de ses relations forestières et n'en cherchait point la cause. Tous les jours, cependant, il apprenait quelque chose merveilleuse de ses amis les arbres, et il la racontait à ses amis les hommes pensant leur être utile, comme il décrivait aux arbres les mœurs des paysans ; mais les arbres seuls l'écoutaient avec sérieux et profitaient des leçons de leur ami, parce qu'ils étaient humbles et savaient que l'homme leur est de beaucoup supérieur ; mais les paysans di-

saient de Hans : « C'est un simple, les nixes lui troublent l'esprit », et ils oubliaient ses avertissements, e bien des fois payaient cher leur indifférence. Car les arbres sentent beaucoup de choses que les hommes, même les gens rustiques, ne sentent pas : ils savent le temps qu'il fera, non seulement plusieurs jours mai encore plusieurs lunes à l'avance ; les géants de la forêt prédisent même ces choses pour les années futures ; ils connaissent aussi les présences mystérieuses qui remplissent d'effroi le voyageur sous les voûtes de verdures sombres ; ceux d'entre eux qui vivent sur les bords des clairières rondes où viennent danser les fées le sixième, le treisième, le vingtième et le vingt-septième jour de la lune sont les plus renseignés ; si les hommes savaient les écouter et le leur demandaient, ils les mettraient en relations avec les génies des prés, des ruisseaux, des cascades, des rochers, des ravines et des montagnes ; alors on apprendrait les endroits où les gnomes travaillent les terres utiles, les minerais précieux, où les ondins dispensent aux sources une vertu médicinale, où les fleurs sont balsamiques : on saurait que tel centenaire a été béni par les austérités d'un ermite, que tel autre est hanté par le souvenir d'un crime ou les affres d'un suicidé, et bien d'autres choses encore.

Mais, semblables en cela aux gens civilisés et aux savants, les braves cultivateurs parmi lesquels vivait Hans ne prêtaient aucune attention à ses récits, et s'en moquaient même entre eux. La gelée blanche ou la grêle arrivaient toujours quand le petit berger l'avait dit, mais ces leçons ne leur profitaient pas, parce que

c'était une sorte de petit vagabond tombé on ne savait d'où qui les leur donnait.

Or, un bel après-midi, Hans, en marchant dans un sous-bois tapissé de lierre rampant, en vit les feuilles, non pas dressées perpendiculairement aux rayons solaires, comme elles auraient dû se tenir, mais se présentant à eux par la tranche, il connut de suite qu'il avait été attiré dans ce coin parce qu'un événement important allait fondre sur sa tête ; le lierre qui voit les mauvaises humeurs des corps animaux, ne voulait pas ce jour-là obéir à la Loi, et Hans se sentit froid au cœur. Son troupeau rentré, il courut sous la lune devant le grand chêne Arra'ch, le Maître de la Forêt, mais c'était une nuit de Conseil, et Arra'ch était allé à la tête des Esprits des arbres prendre les ordres et recevoir les nouvelles de la bouche du vieil ours par qui parlaient beaucoup de génies de cette antique contrée. Ce n'est donc que vers le matin que Hans entendit en rêve la voix d'Arra'ch : « Tu vas souffrir, lui disait-il, et quoi que tu fasses tu vas grandir ; tu vas être obligé de choisir entre deux routes, de goûter de deux fruits l'un, et de jeter l'autre ; mais il faut que tu choisisses tout seul ; je ne puis rien pour toi, parce que tu es un homme ; ton Esprit est plus haut que le mien, et s'il choisit avec sagesse, il deviendra un jour le maître de cette forêt, mon maître à moi, le maître du vieil ours et celui des gnomes qui travaillent dans les rochers vers le nord. Mais comme tu as été bon pour nous, nous serons avec toi, et je m'engage, au nom de la Forêt tout entière, à t'aider si tu ne nous oublies

pas. » Et Hans entendit le murmure immense des grands arbres, des arbustes, des herbes qui juraient avec leur maître Arra'ch fidélité à Hans, si Hans ne les oubliait pas.

Il faut dire que le petit pâtre était devenu un bel adolescent blond; droit et vigoureux comme une jeune pousse, et dont la belle mine ne passait pas inaperçue des filles du hameau. Mais il n'avait jamais remarqué leurs sourires rougissants; elles n'étaient pour lui que des camarades moins lestes et moins hardis que les garçons. Or, quelques jours après qu'il eût vu les feuilles de lierre sylvestre se dresser devant lui, arriva au village une brune fille inconnue, avec de grands yeux immobiles, de larges hanches et de longs cheveux; Hans, à sa vue, sentit quelque chose trembler dans sa poitrine et ses narines, habituées aux fraîches et pures odeurs des herbes et des blanches dames, connurent le vertige des parfums de la chair. Dans son trouble, il recourrut à ses conseillers ordinaires; mais la Forêt lui fut muette cette nuit-là, et le maître Arra'ch lui dit : « C'est tout à l'heure qu'il te faudra choisir. »

La fille brune lui parla, puisqu'il n'osait le faire; elle venait d'une région voisine où il n'y avait pas de forêt, où les hommes vivaient réunis en grand nombre, habitant non pas des huttes mais des constructions en pierre; ils avaient des usages compliqués et de nombreux vêtements; beaucoup d'objets leur était nécessaires pour manger, pour dormir, pour soigner leur corps, et l'inconnue s'étonnait de n'en point trouver de semblables dans le hameau; Hans lui

raconta sa vie, ses amis, ses maîtres, les arbres, ses guides, les fées, leurs discours et leurs prédictions, il voulut que son amie leur parlât, mais elle n'entendit pas leur voix, et elle n'aurait d'ailleurs pas compris leur voix, car son esprit venait d'un autre royaume. Alors elle se moquait de Hans, et Hans souffrait de ses sarcasmes quoiqu'il respirât avec délices l'haleine de la fille brune et le parfum oppressant de son corps; elle voulait l'emmener vivre parmi ces hommes qu'elle disait savants, puissants et riches ; mais Hans ne savait pas ce que c'est que la richesse ; il avait idée de ce que c'est qu'un homme savant ; il voulait apprendre des choses secrètes, lointaines et obscures, et parmi elles l'énigme qu'il sentait se cacher dans la beauté de son amie ; mais il n'osait pas quitter sa Forêt ; il sentait qu'il y perdrait beaucoup de choses ; il ne croyait pas non plus pouvoir vivre sans la caresse des yeux noirs, sans l'odeur délicieuse et un peu inquiétante, sans la vue du beau corps de l'Inconnue. Il se fit donc du souci jusqu'au jour où, d'un coup, mettant sa main dans celle de la tentatrice, il partit vers la ville inconnue, pour connaître la richesse et la science.

Il voulut connaître le secret détenu par les rouges lèvres de l'amie ; mais elle le repoussa en lui disant : « Reviens avec de l'or et tu découvriras le mystère de ma beauté » ; quand il eut de l'or, il connut donc ce mystère, il l'épuisa et s'en lassa ; il le connut également chez beaucoup d'autres femmes et il s'en lassa ; il s'enquit alors du mystère de la science ; il apprit beaucoup de choses oubliées, les langues des peuples

disparus, les rêves des sages antiques ; mais le mot du mystère de la science, il n'arrivait pas à le prononcer ; il crut un jour ne jamais pouvoir le découvrir et il s'aperçut alors qu'il était devenu vieux, que ses mains tremblaient, que ses cheveux avaient blanchi. Il retourna donc dans sa vieille Forêt, et redevint, dans le hameau où il avait vécu son enfance, et où personne ne le reconnut, gardeur de moutons comme autrefois.

Il passa beaucoup de nuits à pleurer sur lui-même, sur sa vie dépensée si vite, il pleura la richesse, l'amour et la science, sans s'apercevoir que c'était là l'épreuve dont lui avait parlé le vieux chêne Arra'ch ; mais après avoir longtemps lutté en esprit contre lui-même, il connut qu'il y avait un Dieu autrement que dans les livres des sages ; et il se prosterna en dedans de lui-même devant ce Dieu, et à ce moment l'immense armée des Esprits de la forêt, de la Terre et des Eaux, vint, précédée par les Esprits de l'Air, lui faire hommage, se soumettre à son Esprit et lui promettre obéissance. Hans alors leur dit : « Ne vous soumettez pas à moi, mais à celui que je sens enfin vivre en moi, qui a mené mon âme par des chemins secrets, et qui lui donne enfin la Pauvreté, la Bonté et la Vie au lieu de l'Or, de la Luxure et de la Science après qui j'ai si longtemps couru. »

Voilà l'histoire du blond petit Hans, l'enfant trouvé : je souhaite qu'elle t'ait un peu fait oublier tes peines, chère Stella.

VIII

Théophane a Stella

Vous pleurez, chère sœur ; vous aurez donc encore une joie, car rien n'existe sans son opposé ; bientôt vous sourirez, bientôt vous aurez abandonné un peu de vous-même. Vous ne verserez jamais autant de larmes que vous en avez fait verser à vos frères ; sachez bien que la nature n'aurait pas de prise sur nous. Si nous ne lui en donnions pas ; nous sommes attaqués à peu près autant que nous avons attaqué auparavant, il y a huit jours ou cent siècles ; la Justice des choses a des comptables scrupuleux et qui n'omettent pas la plus petite de nos incartades. Alors pourquoi pleurer ? direz-vous ; ah ! chère sœur, pleurez non à cause des douleurs que vous subissez, mais pleurez d'amour repentant et de compassion ; perdez-vous, sombrez, précipitez-vous d'une chute éperdue dans les gouffres de l'humilité et de l'holocauste. Alors vous goûterez la saveur rafraîchissante et sereine de la paix ; les battements des ailes angéliques viendront rafraîchir votre cœur ; vous dormirez dans les bras des messagers divins et votre esprit sera conduit vers les montagnes sacrées dont les océans des forces et des essences astrales battent les flancs sans les entamer.

IX

Andréas à Stella

Me voici reparti pour cet Orient qui est comme ma seconde patrie. Les longueurs d'une traversée monotone me parurent courtes cette fois; j'étais dévoré de curiosité au sujet des inconnus à qui je devais présenter ma lettre de créance; on m'avait dit d'eux: ce sont des savants positivistes, des expérimentateurs; et la cervelle d'un Occidental se refuse toujours d'abord à admettre qu'il puisse y avoir des expérimentateurs autre part que dans les laboratoires de son pays. Débarqué dans un petit port de la côte de Malabar, j'avais ordre de me promener dans la ville, vêtu en Indou, avec une certaine amulette au poignet; j'exécutai scrupuleusement ces instructions et, vers le soir, un homme de basse classe vint à moi et m'emmena hors la ville; là je trouvai une légère voiture qui nous transporta pendant la nuit jusqu'aux Ghattes, dont nous fîmes à pied l'ascension. Les escarpements de ces montagnes ne permirent point de jouir de la fraîcheur de l'air, du calme de la nuit ni de la sérénité du paysage; les ronces, les pierres, quelque crainte aussi des fauves et des vermines venimeuses employèrent toutes mes forces. Après deux heures d'ascension, nous arrivâmes à une sorte de plateau granitique, dépouillé d'herbes, et que bossuaient de loin en loin quelques amas de pierres, rangées en cercle; mon guide me mena vers le plus considérable de ces monti-

cules, dont le centre était une masse rocheuse assez semblable aux pierres levées des pays celtiques ; les blocs de pierre formaient une voûte irrégulière sous laquelle nous nous traînâmes à quatre pattes ; au bout se trouvait non pas un puits mais un trou irrégulier, dans lequel mon guide disparut et où je le suivis, tandis qu'il guidait de ses mains mes pieds tâtonnant le long des parois irrégulières ; nous descendîmes quelques mètres, et un couloir incliné nous amena en une demi-heure au centre d'une oubliette où des reptiles se traînaient parmi quelques crânes humains. Nous entrions dans les ruines d'une de ces nombreuses cités brahmaniques que leur population a abandonnées, ou que des guerres civiles ont détruites ; il y en a beaucoup dans le Dekkan, disent les pandits. L'accès de celle où on m'avait amené se trouvait merveilleusement défendu par la jungle et son peuple de singes gris, de serpents, de panthères et de tigres. Le spectacle d'une ville hindoue en ruines envahie par la jungle est une chose admirable ; il est l'idéal du féerique et du fantastique ; la vie des habitants de la forêt y est différente aussi ; elle semblerait un peu civilisée, si l'on peut dire ; les oiseaux y chantent, les insectes y bourdonnent, les singes y jacassent chacun à leur tour et avec quelque savoir-vivre ; c'est le rauquement du tigre ou le miaulement de la panthère qui est le chef de cet orchestre vivant ; les silences en sont majestueux et pleins de secrets ; les ensembles assourdissants.

Mon guide se hâtait à travers les terrasses aux dalles disjointes, sous les colonnades démolies et les carre-

fours pleins d'herbes folles; l'immense toit sculpté d'une pagode assombrit le ciel tout à coup au-dessus de nos têtes; nous étions arrivés. Là, je fus remis aux mains d'un brahme vishnouite, qui me salua en anglais et me présenta des fruits et des boissons glacées. Cependant j'examinais la structure du temple qui, pour la beauté de la masse et la richesse des détails, ne le cédait en rien aux plus fameux monuments de Bénarès et d'Ellora; autant que mes souvenirs de Tantras me le faisaient croire, ce temple avait dû être bâti en l'honneur de Ganeça, le dieu éléphant. Il était composé d'une immense enceinte ou galerie circulaire, comprenant cinq autres enceintes plus petites; deux temples étaient érigés en hauteur, le premier comprenait trois autels, avec leurs voûtes en tiare; à mi-hauteur s'étendait une cour intérieure ou terrasse ellipsoïde, aux deux foyers de laquelle étaient dressés les quatrième et cinquième autels. L'ensemble des sculptures et des frises représentait la légende de Siva à peu près telle que la décrit le Skhanda Pourana. La pierre était seule employée dans la décoration de cette immense architecture.

Parama Siva et ses vingt-cinq mourtis sont sculptés sur la première de ces pyramides; sur la seconde, on voit Daksha au milieu des Pradjapatis, faisant pénitence à Siva; engendrant le premier mille de ses fils, les Haryasouas, puis le second millier, les Sabalasouas, ceux qui connaissent les essences subtiles de l'Univers, ou Tattouas; puis Daksha engendre ses soixante filles, parmi lesquelles resplendit Oumah, l'épouse de Shiva; et la longue théorie de ces personnages. accom-

plissant chacun le symbole de la force cosmique qu'il exprime se déroule sur toutes les faces de l'autel quadrangulaire, de la pyramide et des colonnes.

Sur le troisième autel se voit la chute de Daksha et la transformation de sa fille Oumah en Parvàti, sur le mont Himavàn ; tandis que Shiva, sous la forme de Dakshinamourthi, essaie en vain d'initier les mounis à l'ombre d'un banian, puis essaie de nouveau au sommet du Kailâça ; pendant cette initiation, les tsouras se répandent sur la terre et y commettent mille atrocités ; alors le Mahadeva émane Koumarà ou Soubramanyia le guerrier spirituel.

Le quatrième autel retrace les incidents de la naissance du second des fils de Shiva, Ganeça le pacifique. Enfin le cinquième autel, selon le mythe du Linga Pourana, représente le quintuple Shiva et ses vingt fils sous les aspects de Sadhyodjata, par qui la vie est résorbée, — de Vâmadeva, qui accomplit la loi et le rituel, — de Tatpourousha, qui fixe les êtres dans la science et l'essence suprêmes, — d'Aghora le terrible, qui enseigne la Yoga, — et enfin d'Isâna la forme de toutes les formes, qui fond ensemble l'Union, la Raison, la Pénitence, la Science, l'Observance religieuse, et les vingt-sept autres qualités de l'âme qui a atteint la Délivrance.

Le long du péristyle extérieur rampaient les serpents de l'Éternité avec leurs sept têtes ; les gardiens symboliques des mystères se dressaient de distance en distance ; les éléphants sacrés porteurs de la Gnose et portiers du Temple abaissaient vers le visiteur leurs trompes et leurs défenses de granit ; le soutènement

disparaissait sous le grouillis de formes démoniaques, confinées, suivant les livres, aux mondes inférieurs de l'Invisible ; sous les feuilles des cactus, des euphorbes et des bananiers, se modèlent dans l'ombre les faces lippues, les canines pendantes des vampires, des Pisatchas, des Katapoutanas et des Ulkamoukhas Pretas ; sur les parois extérieures des murs sont sculptés les concerts célestes des Gandharvas, dansant et jouant de leurs instruments ; vers le nord sont les images de Soma et d'Indra ; vers l'est celles des gardiens des trésors, les Yakshas, présidés par Koubera et Yakhshini son épouse ; sur le côté ouest est l'armée des Râkhshasas commandée par Khadgha-Râvana qui donne la victoire sur les ennemis.

Le culte de toutes ces entités plus ou moins démoniaques est encore en vigueur, même dans les hautes classes, à Travancore et dans le Malabar. J'ai même été témoin, dans cette localité, d'un fait fort étrange, que mon amie me fera souvenir de lui raconter.

Mais je m'attarde beaucoup trop, je crois, à d'arides descriptions ; j'ai laissé un brahme m'offrir des rafraîchissements et je reprends mon récit au point où je l'avais interrompu.

Çe brahme, maigre de corps, avec un grand nez et de beaux yeux, quoique enfoncés dans leurs orbites, m'exposa en un très pur anglais que tout ce qui se trouvait dans ce vieux temple transformé en laboratoire était à ma disposition, et que tous ses hôtes se considéraient, en raison de la haute recommandation qui m'avait permis de pénétrer jusque-là, comme mes serviteurs. Je le remerciai suivant les interminables

et hyperboliques formules de la politesse orientale, et il commença pour moi le tour du propriétaire.

« Il y a une chose que je vous supplierai de faire, tout d'abord, me dit mon cicérone ; c'est de ne pas vous presser, de considérer que vous avez beaucoup de temps devant vous et que vous allez être mis en face de nouveautés complètes. La hâte ou l'impatience seraient donc des obstacles et non des aides. » Je lui promis de faire des efforts pour réaliser le calme oriental, en lui demandant d'user lui-même de beaucoup de patience à mon égard, et une série d'émerveillements commença pour moi. Ce temple, me dit en substance mon guide, est du genre des laboratoires et de la classe des ateliers ; par suite je ne devais y trouver ni minéraux rares, ni essences précieuses, ni appareils de magie psychologique ; les savants qui l'habitent étudient à peu près ce que nous appelons les forces physiques, et cela au moyen d'un petit nombre d'appareils d'une sensibilité exquise ; cette sensibilité est obtenue par l'isolement des courants magnétiques qui passent dans le sol et de ceux qui circulent dans l'atmosphère ; à cet effet, ils emploient des procédés spéciaux de fabrication des fils métalliques ; ces procédés sont toujours manuels ; on réprouve l'emploi des machines, des laminoirs et autres perfectionnements industriels ; tout s'y fait à la main, et avec une patience qui lasserait le plus patient de nos saints d'Occident. Pour t'en donner une idée, Stella, j'ai vu un brave hindou, assis dans l'ombre du rez-de-chaussée, tapoter sans arrêt un fil de cuivre avec un marteau qui pesait bien 20 grammes ; j'en-

tendais le bruit mécanique de ses coups dès 3 heures du matin, jusqu'au coucher du soleil ; alors un autre frappeur venait le remplacer pendant la nuit ; et ce travail durait, m'a-t-on dit, pendant des mois.

Je te ferai grâce de la description de tous les appareils dont mon guide — il s'appelait Sankhyananda — démontait les rouages et les remontait avec dextérité, pour la commodité des explications. Il en est un cependant, dont l'usage est tellement extraordinaire et semble une histoire si vraisemblablement signée Jules Verne, que je veux t'en parler un peu en détail pour amuser ton imagination.

Mais je m'aperçois que ma lettre est déjà bien longue : je ne t'ai pas parlé de toi, — non plus que de moi d'ailleurs. Pardonne-moi en considérant quel zèle j'ai mis à remplir mon rôle de narrateur. A bientôt, mon cher souvenir, encore si vivace en moi.

X

Théophane a Stella

Il y a longtemps, plus longtemps que vous ne le supposez vous-même, chère enfant, que les choses conspirent autour de vous pour vous induire à écouter les murmures ensorceleurs d'Eros-Roi. Beaucoup d'oreilles sont ouvertes en nous pour l'écouter, et notre candeur est si grande, petits enfants qui croyons être des hommes, que nous nous imaginons être tout entiers dans le petit coin de nous-mêmes où Il parle. Notre Moi est infiniment plus haut et plus vaste

cependant ; mais nous appelons Moi justement ce par où nous touchons au Néant ; et nous ignorons les radieuses essences par lesquelles nous atteignons l'Absolu.

Vous avez cru aimer à cause d'une sympathie nerveuse, ou pour avoir connu des émotions analogues, ou par bonté, ou par lassitude, ou par curiosité, ou peut-être parce que le soleil était trop chaud, ou de l'électricité dans l'air ; et vous vous êtes toujours dit : « J'ai aimé tel être ; cela n'est pas vrai cependant, ce n'est pas vous qui avez accompli ces actes, ce sont des soldats de vous-mêmes, souvent indisciplinés, mais qui ont, du moins, l'excellente habitude d'aller de l'avant et de faire faire des expériences à la secrète Stella qui n'est guère courageuse et qui recule devant l'effort.

XI

Andréas a Stella

Je t'ai fait attendre bien longtemps la suite de ma visite à la ville perdue ; c'est que j'ai trouvé ici de quoi exercer ma curiosité : des livres, des appareils et des expériences ; je me suis lancé là dedans, il faut bien te l'avouer avec un peu de honte, en espérant endormir ma douleur et t'oublier un peu ; j'y ai presque réussi ; la science est une maîtresse jalouse et qui ne souffre même pas une pensée vagabonde chez ses amants. Aussi, pour le moment, elle est parcimonieuse et ne me comble pas de ses faveurs.

Mais je veux reprendre mon histoire ; je t'avais promis la description d'une machine fantastique : tu vas juger toi-même si mon étonnement fut justifié.

A travers cette foule d'appareils et d'instruments de travail, Sankhyananda s'arrêta devant une sorte de caisse cubique faite d'une substance jaune comme l'or et transparente comme du verre. « Ceci, me dit-il, est un Doùracàpalam, ce que vous pourriez appeler dans votre langue une télémobile. Nous nous servons de cela pour voyager dans les planètes de notre univers matériel. » J'ouvris des yeux fort ronds, mais mon interlocuteur continua : « C'est toujours une application de la théorie des tattwas, dont vos philosophes monistes ont redécouvert une partie avec la quatrième dimension. Voici quelle est la suite de raisonnements qui nous a conduits à cette application. »

Ici mon interlocuteur me donna tout au long la théorie connue du système rationaliste hindou sur les éléments constituants de l'Univers ; théorie longue et ennuyeuse que je ne transcris pas, vu qu'elle n'est point absolument nécessaire à la compréhension du système.

« Tous les objets externes sont perçus par l'un des cinq sens, et comme chacun de ces sens ne vibre synchroniquement qu'avec une des formes de la substance universelle, les objets de perception externes peuvent se classer selon les cinq éléments que nous appelons Tattouas et dont je vous ai expliqué la nature et les propriétés. Celle de l'Ether est d'être perçu par le sens de l'ouïe ; celles de l'air, du feu, de l'eau et de la terre sont d'être respectivement perçus par le

toucher, la vue, le goût et l'odorat. Ainsi ces manifestations mentales objectives causées par ces sensations variées possèdent les mêmes qualités spécifiques que les objets externes qui les provoquent. Elles ont en outre certaines qualités génériques. Par exemple, le son possède une forme. Les notes, les tons divers sont aussi fixes sur leur plan que les substances solides sur le plan terrestre ; techniquement, le minima sonifère est une masse aussi cohésive que le bloc atomique de la matière visible ; chaque forme acoustique possède dans le mental une existence immuable.

« Le son nous apparaît donc, comme nous le concevons, pourvu d'un certain moelleux. Ce moelleux, quenous appelons *Sneha*, est la qualité qui donne aux molécules d'une substance le pouvoir de glisser facilement les unes sur les autres ; et en effet, chacun sait que les sons coulent plus ou moins, sont plus ou moins fluides.

« De plus, le son possède une température propre ; l'impression mentale acoustique devient souvent une déterminante de calorique : les effets échauffants ou réfrigérants de la musique sont bien connus.

« Enfin, le son possède une force d'impulsion ou de locomotion (pranâmitva) ; il détermine des mouvements, et le mental qui entend une musique guerrière ou dansante connaît vite cette faculté.

« Ainsi l'éther, notre *Akashà*, possède une qualité spécifique, le son, et des qualités génériques : la forme, la fluidité, le calorique, le mouvement.

« Or, il y a des classes de sons qui renferment les uns des formes plus parfaites, qui dégagent les autres

plus de chaleur, qui enfin détiennent des quantités de mouvement considérables; nous connaissons ces classes; nous savons émettre ces sons; nous savons même renforcer en augmentant la rigidité de la table d'harmonie qui les apporte à la conscience, je veux dire en portant à un haut degré la tension du mental. Ainsi voilà un point acquis; nous possédons un mantram qui, prononcé dans de certaines conditions d'électricité nerveuse, est capable de mettre en marche une certaine quantité de matière, c'est-à-dire de la soustraire à l'action de la pesanteur terrestre.

« Passons à un autre point obscur.

« La conception de l'espace est une des plus difficiles à s'imaginer. Vous autres Européens ne concevez que l'espace physique, matériel ; c'est celui-là que vous appelez l'espace réel ; pour nous, il est simplement l'illusoire, tandis que le véritable est celui que quelques-uns de vos philosophes commencent à découvrir. L'espace physique ne peut pas être infini ; c'est une vérité à la fois de tradition et de raisonnement, que j'espère pouvoir vous faire sentir, en outre, par expérience. Supposer l'espace physique infini serait supposer un nombre infini (sa mesure) réalisé, ce qui ne s'admet point.

« Si cet espace est fini, il a une forme, et cette forme est sphérique, car il n'y a pas de raison pour qu'il s'étende dans un sens plutôt que dans un autre. Quelle est la fonction de l'espace? C'est d'être le lieu de toutes les créatures; par conséquent, l'espace est le passif tandis que le principe des créatures, Dieu si vous voulez, est l'actif. Et ici, vous reconnaissez un des

sens symboliques des mythes de toutes les religions : Brahm et Maya, le Verbe et la Vierge, Purusha et Prakriti.

« Dans cet espace immense quoique fini, dont nous connaissons, par des moyens spéciaux d'investigation, les réelles dimensions, baignent tous les êtres, formés de toutes les matières dont la science ne connaît qu'une partie. Or, ces êtres, qui sont chacun comme un genre de matière, naissent, vivent et meurent tous, puisque, par définition, ce sont des créatures. Ces deux points posés, revenons à notre télémobile, et cherchons de quelles qualités une telle machine doit jouir pour pouvoir se transporter et subsister dans tous les points de l'espace.

« Ces qualités sont au nombre de deux : l'inaltérabilité de ses matériaux et l'énergie d'une force indépendante de toutes les forces cosmiques, c'est-à-dire supérieure à elles. Il est entendu que nous restons toujours dans le plan de l'Univers visible, le seul qui existe pour vos compatriotes.

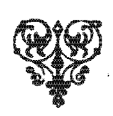
« Ces conditions semblent, à première vue, impossibles à remplir. Voici cependant comment on a pu résoudre ces difficultés. Il est possible aux chimistes de nos temples, que vous appellerez alchimistes si vous voulez, de produire des matériaux inattaquables par les agents physiques de notre planète : atmosphère, eau, chaleur, lumière, électricité, magnétisme, forces éthérées, etc., etc. ; mais pour fabriquer des matériaux inattaquables aux agents destructeurs d'une autre planète, il faudrait qu'ils connussent ces agents, ce qui reviendrait à connaître la planète que justement

l'on cherche à explorer : cercle vicieux duquel nous allons sortir comme suit :

« Nos observations des astres, non seulement de leur mécanique mais aussi de leur biologie, ce que vous appelez l'astronomie et l'astrologie, observations conservées depuis une vingtaine de milliers d'années, nous ont permis de dresser pour chaque planète une table de probabilités de sa constitution physique et des qualités de la Vie universelle dont elle est le support. Chacun des observatoires brahmaniques établit toutes les nuits une série de comptes-rendus, qui sont ensuite centralisés, comparés et classés ; de sorte que les chances d'erreurs de nos probabilités sont réduites à une fraction très petite. Une machine donc, qui porterait un observateur dans l'espace, à la plus grande distance possible de la terre, et dans la direction de la planète la plus voisine, pourrait donc servir à vérifier la justesse de nos observations astronomiques, et munis de ces renseignements certains, nos chimistes pourront construire une seconde machine capable de demeurer alternativement et sur la terre et sur la lune.

Sédir

(*A suivre*).





PARTIE INITIATIQUE

(Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

A propos de la Martinique

Lorsqu'un prophète ou un ami de Dieu incite les hommes à se souvenir qu'ils ne sont rien devant l'Absolu et qu'ils doivent chercher la simplicité et non l'orgueil, tous ces annonciateurs sont traités de gêneurs et l'on les accable de sarcasmes et de calomnies.

On place toute sa foi dans le plan mental où les déductions des pontifes de la science, devenue le seul culte écouté, doivent réduire à néant ce qu'on nomme les « rêveries » des partisans de l'existence du monde invisible et de ses lois immuables.

La terrible catastrophe de la Martinique nous suggère ces réflexions et en suggérera de bien plus profondes au véritable observateur.

Voilà une contrée où, comme le remarque notre confrère le Dr Rozier, les faits de magie sont en honneur dans toutes les classes de la société. On se menace continuellement d'actions occultes pernicieuses, et les plans élémentals sont dans un état d'effervescence constant. De plus, le pôle magnétique de la Terre est

à son époque de déplacement, époque caractérisée par des troubles géologiques toujours considérables. C'est seulement la communication de l'homme, en toute humilité, avec le plan invisible et la certitude de son unité à travers toutes les contrées et toutes les races qui aurait permis l'avertissement et sa compréhension. Mais l'homme se juge trop fort pour prier et trop savant pour tenir compte des avertissements prophétiques. Aussi laissons parler les événements.

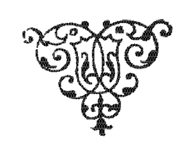
Les peuples d'Europe, ne voulant tenir aucun compte de la solidarité humaine, laissent cambrioler un peuple faible et assistent impassibles à la mort des femmes et des enfants. L'opinion publique ne trouve moyen de se faire sentir que platoniquement, par des bonnes paroles et des dons de médicaments et d'argent. On veut être très malin et économiser les vies et les fortunes des Européens. Devant l'indifférence de l'Humanité, l'âme de la Terre s'émeut. Un tremblement de terre détruit une cité russe et fait de nombreuses victimes. Puis, un nouvel avertissement est donné dans une de nos colonies. Le mont Pélégronde; vite on fait appel aux représentants patentés du plan mental : une commission de savants se rend vers la montagne, examine les signes visibles et revient en disant : Rien à craindre ! Quelques heures après, l'Invisible accomplissait son œuvre, et les pontifes étaient broyés et brûlés avec toute la population, tout le monde mourait..... sauf le condamné à mort. Voilà la réponse de l'Inconnu aux déductions des pontifes. Mais on n'en tiendra pas plus compte que des signes antérieurs, car les hommes ne savent plus voir et ne

savent plus entendre, tant l'orgueil les aveugle et les rend sourds. Ils prétendent chacun posséder « le vrai système », la seule vérité, et cette prétention fait d'eux des incapables pour les seules vérités effectives et vivantes dérivées de la pratique réelle de la solidarité de toute l'humanité.

Quand « les camps de concentration » floriront en Europe, on commencera peut-être à comprendre qu'une nation qui est créée pour être le chevalier des peuples opprimés, ne doit pas calculer comme un agioteur. Mais il sera trop tard (1) !

PAPUS.

(1) Il faudrait vérifier un fait curieux rapporté par plusieurs habitants échappés au désastre. Il paraîtrait *qu'un mois avant la catastrophe*, tous les animaux sauvages auraient quitté les environs du mont Pélé pour gagner le rivage de la mer. Quelle belle réponse de l'Instinct à la raison humaine !



La Rose-Croix essentielle

Ex Deo nascimur.
In Jesu moriemur.
Reviviscimus per Spiritum Sanctum.

Les paroles suivantes de Michel Maïer (*Silentium post clamores*, ch. XVIII) peuvent résumer l'ensemble des tendances doctrinales rosicruciennes :

« La Nature aura toujours des secrets : la chaîne d'or part de l'infini et remonte à l'infini. Ainsi la science se pervertirait si des réformateurs et des critiques ne venaient séparer le pur de l'impur et tenir la balance égale entre l'expérience et la raison ; les choses se sont ainsi passées de tous temps ; ces réformateurs qui existent à cette époque (commencement du XVIIe siècle) en Allemagne forment l'institut des Rose-Croix.

« L'art est le serviteur de la Nature ; la théorie et la pratique doivent donc toujours marcher de pair ; apprendre les secrets, les polir ou les adapter, les approprier ou les réaliser, telle est la triple marche que suit l'adepte et qui est enseignée dans les neuf collèges disséminés sur la terre : en Égypte, chez les

Eumolpides à Éleusis, chez les Cabires à Samothrace, chez les Mages de la Perse et de la Chaldée, chez les Brahmanes, chez les Gymnosophistes, chez les Pythagoriciens, en Arabie, et à Fez chez les Maures.

« L'alchimie n'est qu'un art secondaire. Les Rose-Croix estiment la vertu plus que l'or; quoique ce dernier soit utile comme moyen d'action dans les périodes de publicité. La médecine des adeptes est triple : corporelle, animique et spirituelle ; ils la distribuent quand l'humanité en a besoin, puis laissent la crise thérapeutique se développer et rentrent dans le secret jusqu'à ce qu'une nouvelle médication soit nécessaire. La pierre cubique est le symbole de cette adaptation des sciences et des arts à leurs fins et des effets à leurs causes.

« Les époques d'action de la Rose-Croix sont déterminées par la connaissance de l'Astral et par celle des lois de l'évolution du genre humain ; ces périodes de divulgation ont pour but d'éveiller le désir et d'éprouver ceux qui sont dignes d'être élus ; ces derniers sont peu nombreux cependant ; les Rose-Croix acceptent à peine un candidat sur mille (1). »

« Les écoles de sagesse se divisent en des écoles extérieures et intérieures. Les écoles extérieures possèdent la lettre des hiéroglyphes, et les écoles intérieures, l'esprit et le sens.

« La religion extérieure est reliée avec la religion

(1) Le célibat n'est pas une condition indispensable de l'état de Rose-Croix ; il y a parmi eux des gens mariés et pères de famille ; les études de médecine et de philosophie ne sont pas indispensables, car ils se sont adjoint des peintres.

intérieure par les cérémonies. L'école extérieure des mystères se lie par les hiéroglyphes avec l'intérieure...

« Fils de la Vérité, il n'y a qu'un ordre, qu'une confrérie, qu'une association d'hommes pensants de même, qui a pour but d'acquérir la lumière. De ce centre, le malentendu a fait sortir des ordres innombrables... Le multiple est dans le cérémonial de l'extérieur, la vérité n'est que dans l'intérieur. La cause de la multiplicité des confréries est dans la multiplicité de l'explication des hiéroglyphes, d'après le temps, les besoins et les circonstances. La vraie communauté de lumière ne peut être qu'une...

« Toutes les erreurs, toutes les divisions, tous les malentendus, tout ce qui, dans les religions et les associations secrètes, donne lieu à tant d'égarements, ne regarde que la lettre ; l'esprit reste toujours intact et saint ; tout ne se rapporte qu'au rideau extérieur sur lequel les hiéroglyphes, les cérémonies et les rites sont écrits, rien ne touche à l'intérieur...

« Notre volonté, notre but, notre charge est de vivifier partout la lettre morte et de donner partout aux hiéroglyphes l'esprit, et aux signes sans vie la vérité vivante ; de rendre partout l'inactif actif, le mort vivant ; nous ne pouvons pas tout cela de nous-mêmes, mais par l'esprit de lumière de celui qui est la Sagesse, l'Amour et la Lumière du monde, qui veut devenir aussi votre esprit et votre lumière.

« Jusqu'à présent, le sanctuaire le plus intérieur a été séparé du temple, et le temple assiégé de ceux qui étaient dans les parvis ; le temps vient où le sanctuaire le plus intérieur doit se réunir avec le temple,

pour que ceux qui sont dans le temple puissent agir sur ceux qui sont dans les parvis, jusqu'à ce que les parvis soient jetés dehors.

« Dans notre sanctuaire, qui est le plus intérieur, tous les mystères de l'esprit et de la vérité sont conservés purement ; il n'a jamais pu être profané des profanes, ni taché par des impurs. Ce sanctuaire est invisible, comme l'est une force que l'on ne connaît que dans l'action.

« Dans notre école, tout peut être enseigné, car notre maître est la Lumière même et son esprit. Nos sciences sont l'héritage promis aux élus ou à ceux qui sont capables de recevoir la lumière, et la pratique de nos sciences est la plénitude de la divine alliance avec les enfants des hommes. Maintenant, nous avons rempli notre charge et nous vous avons annoncé l'approche du grand midi et la réunion du sanctuaire le plus intérieur avec le temple. » (*La Nuée sur le sanctuaire ou quelque chose dont la philosophie orgueilleuse de notre siècle ne se doute pas.* Paris, 1819, petit in-8, pp. 67 à 84, *passim*) (1).

Voici les développements que donne là-dessus l'*Echo der von Gott erleuchteten Bruderchafft* :

Le *summum bonum* est la sagesse. Mais il faut distinguer la sagesse humaine de la sagesse divine. La première est imparfaite, incertaine, sceptique ; tous ses défauts sont exposés dans le livre du très savant Agrippa (2), qui avait vu plus loin que la philosophie humaine, et dans celui du médecin François

(1) *Le Serpent de la Genèse*, pp. 395-396.

(2) *De Vanitate et Incertitudine scientiarum.*

Sanchetz, *Quod nihil scitur*. La sagesse du monde est folie aux yeux de Dieu (1). Les sages de ce monde font souvent, avec toute leur intelligence, des actions insensées même à leur propre point de vue, car leur sagesse est périssable, transitoire et inconstante (2); c'est avec raison que Syrach dit: Toute sagesse vient du Seigneur Dieu et est éternelle avec Lui (I, 1).

L'Écriture nous apprend donc qu'il y a une sagesse divine, Salomon dit: Le Seigneur donne la sagesse et par sa bouche descendent la connaissance et la compréhension (*Sap*. VII, 15) (3). Il donne les caractères de cette sagesse: « C'est, dit-il, le souffle de la puissance divine, un rayon de la magnificence du Tout-Puissant, la splendeur de la lumière éternelle, un miroir immaculé de la puissance divine, une image de sa bonté. Elle est transmise sur cette terre par la bouche des saints et des prophètes, mais le Verbe de Dieu est le puits de la sagesse et la loi éternelle en est la source (4). Job (XXVIII, 20, 21) dit qu'elle est cachée à l'œil de tous les vivants. Or, le Seigneur veut que l'homme soit intelligent et qu'il sache reconnaître Sa volonté: il faut donc que nous nous efforcions d'acquérir Sa sagesse.

Dans l'Ancien Testament, Adam, Noé, Loth, Jacob, Joseph et Moïse, Josué, David, Salomon, Daniel, Esdras, ont eu la sagesse en partage, avec Sa-

(1) I *Cor*. III, 16.
(2) *Syr*. XIV, 10; *Sap*. V, 6-599. — *Aug*. VI. *confed. cap*. 9.
(3) Voir aussi *Syr*., I, 3, XV, 19; XXXIII, 8, XLII, 21; I *Cor*. I, 21; II, 7; XII, 8. — *Ephes*. III, 10; — I *Reg*. II, 3. — *Baruch*. III, 12, V. 32. — *Esa*., XXI, 2; — *Psalm*. CIV, 24. — *Prov*, I, 19, 6.
(4) *Syr*. XXIV, 4, 6, 33, 45, et I, 5.

muel, Élie, Élisée, Ésaie. Jésus-Christ l'a fait donner à ses disciples. Bien peu d'hommes ont reçu ce don divin ; il faut pour cela devenir ennemi du monde ; ceux que le monde hait sont aimés de Dieu. « Il n'y a pas un homme sage, dit Tertullien, que le monde ne tienne pour fou ; car la sagesse de ce monde est juste le contraire de celle du ciel et, pour trouver cette dernière, il faut renoncer à toute la sagesse terrestre que l'on s'est acquise. » Cela est ainsi parce que, selon Luc (xvi, 15), tout ce qui est grand devant le monde, est un néant aux yeux de Dieu. La sagesse se trouve donc chez les humbles ainsi que le dit Salomon (1) ; l'humilité allume les lumières de l'entendement de même que la sincérité et la droiture.

La purification du cœur est la préparation nécessaire pour recevoir la sagesse ; mais il faut chercher la vie active avant la vie contemplative. La Sagesse répartit ses dons suivant les hommes : elle donne la parole, la connaissance ou la foi, elle livre la clé des choses cachées, passées et futures ; elle confère la science de toutes choses sur la terre et dans les cieux, elle apprend à lire les pensées des hommes, à parler toutes les langues. Elle est l'arbre de vie, elle montre le chemin du royaume de Dieu. Elle confère le pouvoir de rendre la santé, de faire des miracles ; elle est l'esprit de la grâce et de la prière ; elle donne la connaissance de l'homme intérieur et celle de Dieu. Le Seigneur instruit directement l'homme sage dans des rêves nocturnes et par des visions; les anges lui appa-

(1) *Prov.* xi, 2.



raissent quelquefois. Le contemplatif est parfois ravi en extase, il voit les cieux ouverts.

L'auteur de ce petit traité rend témoignage des grandes faveurs dont la Sagesse l'a comblé. Dieu lui montra d'abord le véritable chemin avec ses trois degrés tels que Jésus les a enseignés à ses disciples ; puis la véritable façon de prier et la manière de distinguer les ennemis de Dieu d'avec Ses amis. Après avoir reçu le second degré de la sagesse, il reçut un art de s'enquérir, après une certaine préparation, des choses futures concernant les choses temporelles; il reçut dans le même degré des interprétations subtiles des Écritures ; la première méthode consiste à écrire ou à donner de nombreuses combinaisons d'un mot ou d'un signe sacré ; la seconde apprend à trouver sept sens d'une même sentence. Ces deux méthodes dépassent en ingéniosité et en profondeur tout ce que Trithème (1) et Porta (2) ont écrit sur le sujet. Il a découvert la racine de toutes les langues et j'ai construit à cet effet un *speculum archetypum* qui donne le sens de tous les mots imaginables; puis la clé de tous les systèmes musicaux. De même, il a trouvé les raisons pour lesquelles on rencontre sur la terre un si grand nombre de types d'hommes différents, et il a construit pour cette recherche un autre archétype. Il a eu des visions comme Ezéchiel et l'apôtre Jean, il a appris à parler et à écrire de nouvelles langues.

Le troisième degré de la sagesse lui révéla des choses qui sont au-dessus de l'entendement humain : les

(1) *Polygraphie.*
(2) *De Occult. liter. notis.*

secrets de l'homme intérieur, de l'âme, de sa naissance, du lieu où elle habite dans l'homme incarné, ce que sont la mort et le réveil de l'âme, ce que sera le nouveau corps de notre régénération. Le mystère de la Trinité lui fut dévoilé avec ses correspondances, ainsi que la nature et la constitution des esprits. Il connut le mystère caché du mariage, cèlui de la chute et ceux que symbolisent le baptême, la cène, ceux de la communion des saints et du Saint-Esprit. En outre, Dieu lui révéla beaucoup de choses sur le troisième monde, la seconde venue du Christ, le jour du Seigneur, le millénaire de l'*Apocalypse*, la résurrection des morts, le jugement dernier, la disparition de l'univers visible et sa rénovation ; sur deux personnes qui viendront avant ce jour, sur la nouvelle Jérusalem, sa construction, sa religion, sur une nouvelle compréhension de l'Écriture, un nouveau livre saint, sur l'évangile de la nouvelle alliance, sur le nouveau sacrifice, la nouvelle Loi, le nouvel état social, une médecine, une philosophie, une magie nouvelle ; enfin sur la vie éternelle, l'unique religion et l'unique royaume.

L'auteur reçut enfin l'intelligence mystique des Écritures et la révélation de leur sens analogique. Il a consigné quelques-uns des secrets du second degré dans deux manuscrits sur la *Théologie* mystique et sur le nouveau règne du Christ sur la terre.

Pour terminer, notre mystique revient sur l'opposition constante des préceptes de la sagesse divine et de ceux de la sagesse humaine. Il développe les lois de la première, en citant à profusion des textes sacrés sur la pauvreté, sur l'aumône, sur les épreuves, sur

l'humilité. Il termine en adjurant ses lecteurs de ne pas mettre leur foi dans les ténèbres de la sagesse humaine, mais dans la force de la Lumière, car la splendeur qui provient de Dieu ne s'éteindra jamais (*Sap.* VII, 16).

L'auteur du singulier morceau que nous venons de résumer passe pour être Julius Sperber, conseiller d'Anhalt Dessau, qui mourut en 1616. Les avis sont partagés : Katzauer in *Diss. de Rosæcrucianis* (p. 38), tient ce Sperber pour Julianus de Campis, mais une ressemblance de prénoms n'est pas une présomption suffisante et l'esprit des deux productions diffère sensiblement (1).

Avant de terminer cette spécification des caractères généraux de la Rose-Croix, récapitulons les documents que l'Initiation intellectuelle nous a laissés.

Tout d'abord la tradition kabbalistique, qui en cela se rencontre avec le pamphlet intitulé : *Effroyable paction...*, fixe à 36 le nombre des Rose-Croix. En 1623, il serait réparti de la façon suivante :

Six à Paris,
Six en Italie,
Six en Espagne,
Douze en Germanie,
Quatre en Suède,
Deux en Suisse.

Elle ajoute qu'il y en a toujours 12 visibles et 24 invisibles, qu'ils sont les types spirituels dont les

(1) Cf. *Neue Erlaüterungen die Gesell. der Rosenkreutzer und Goldm. betreffend* dans le *Wirtemb. Repert.*, p. 544.

membres de la tribu de Lévi sont les symboles matériels, selon ce calcul kabbalistique :

י ו ל
30 6 (10)

Ils sont au-dessus de Nahash, par conséquent le destin n'existe pas pour eux et l'immortalité leur est acquise. Parmi les kabbalistes, leurs chefs furent Mosché, Aaron, Haïn-Lévi, les Lévites et les Chanteurs. Ils connaissent les hommes, mais les hommes ne les connaissent pas. Le *Cantique des Cantiques*, qui pour les Pères de l'Église renferme les mystères de la vie unitive (1), de même que les *Proverbes* renferment les mystères de la vie purgative et l'*Ecclésiaste* ceux de la vie illuminative, le *Cantique*, disons-nous, contient leur initiation au point de vue kabbalistique.

« Le *Cantique* renferme tous les mystères de la Loi et de la Sagesse. Et les Anges le chantèrent En-haut de la sorte jusqu'à la naissance de Lévi. Et après la naissance de Lévi et plus loin, dès que Mosheh vint au monde, qu'Aaron fut sacré et les Lévistes consacrés, les Chanteurs sortirent de la tribu de Lévi et descendirent (2). Et ils furent tous sanctifiés et demeurèrent auprès de ce qu'ils avaient à garder. Et les uns (*ceux d'en bas*) furent sanctifiés par rapport aux autres (*ceux d'en haut*). Et ceux d'en haut et ceux d'en bas formèrent un chœur unique. Et le Roi unique reposait sur eux. Vint Schlomoh qui composa le livre de

(1) Saint Grégoire de Nysse, in *Cant.*, *Homel.* I.
(2) Formation de l'Ordre.

ces chanteurs... » (*R. Iss.-Baer*, Comm. s. le *Cantique des Cantiques* ; trad. fr., Paris, 1897, in-18).

Le Shir ha Shirim est le livre des R.-C. parce qu'il exprime la cicumincession des trois personnes divines, lorsqu'on l'interprète au point de vue analogique ou secret que les kabbalistes appellent le *Sôd*.

C'est pourquoi on peut dire que leur état joint les extrêmes de la stabilité et du mouvement, ainsi que fait le Saint-Esprit qui réunit les extrêmes du Père, stabilité éternelle, et du Fils, mouvement vital infini. C'est ce qu'ils exprimaient en disant que leur lieu de réunion est le Temple du Saint-Esprit, et qu'ils y reçoivent les deux sacrements de l'Église primitive et éternelle : le baptême d'esprit dont parle l'Évangile et la communion plénière avec le Verbe.

Fludd exprime sous d'autres termes les mêmes idées dans plusieurs chapitres de son *Summum Bonum* que nous résumerons rapidement.

La Fraternité de la Rose-Croix se divise en	Vraie et essentielle qui est droitement versée dans la véritable	Magie ou Sagesse. Cabbale. Alchymie.
	Adultère et illégitime, et alors les sectes volent le nom de Rose-Croix et leur mobile est :	L'avarice (la rapacité) et la tromperie du public ; L'orgueil de se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas; La méchanceté qui les pousse à faire appliquer à la véritable fraternité la tare de leur vie vicieuse.

« Le château de la Fraternité est celui dont parle l'Écriture quand elle dit :

« Nous monterons à la montagne de Raison et nous édifierons la maison de la Sagesse. » C'est le véritable Horeb, le Sion spirituel. C'est la maison « que le

sage édifie sur des bases profondes et dont il pose le fondement sur la pierre ». Cette pierre est le Christ. « Dieu seul construira la maison. »

« Nous avons, dit l'apôtre, une maison qui n'est pas l'ouvrage de la main mais un corps spirituel qui est préparé pour l'éternité céleste. » « On ne peut pas poser un autre fondement que celui qui est posé, et qui est le Christ. »

« Le Christ est né à Bethléem, or Bethléem nous donne la maison du pain et la maison de la guerre, c'est-à-dire la même chose que Beth-El.

« Les sages de la Rose-Croix et leur demeure spirituelle sont amplement décrits par l'apôtre : Au Christ, pierre lui-même, vous édifierez, ainsi que des pierres vivantes, une demeure spirituelle, offrant en saint sacerdoce les hosties spirituelles agréables à Dieu par l'entremise de Jésus-Christ. Et vous, troupe choisie, sarcerdoce royal, sainte assemblée, peuple d'élection, appelé de l'ombre à son admirable lumière pour annoncer ses vertus.

« Fils de Dieu, élus de Dieu, troupe sacrée, prophètes, amis de Dieu, sages, saints, vraie semence d'Abraham, Frères christiques : tels sont les noms sous lesquels on les connaît.

« La Rose des Rose-Croix est le sang du Christ dont tous nos péchés ont été lavés (Jean). C'est la rose de Saron du *Cantique des Cantiques* ; c'est elle qui orne le jardin secret, c'est à sa base qu'est creusé le puits des Eaux-Vives ; c'est la charité du Christ par laquelle, selon la parole de l'apôtre, on arrive à connaître, avec tous les saints, la largeur, la longueur, l'élévation et

la profondeur ; c'est le sang jusqu'à l'effusion duquel il nous faut résister au péché. »

R. FLUDD.
(*Summum Bonum.*)

Fludd n'est pas seul de son avis ; après lui, Cohausen semble aussi croire que la Rose-Croix manifestée n'est qu'une partie de la Rose-Croix totale (*Hermippus*, t. II).

Thomas Vaughan ensuite établira un parallèle entre le séjour des Brahmanes qu'Apollonius de Tyane visita et que décrit Philostrate, et le temple du Saint-Esprit.

Plus près de nous, notre défunt maître le marquis de Guaïta s'exprime en termes magnifiques sur le plan, le caractère et le mode d'action de la véritable Rose-Croix. Voici les paroles de ce noble écrivain et de ce grand initié :

« Élie artiste est infaillible, immortel, inaccessible par surcroît aux imperfections comme aux souillures et aux ridicules des hommes de chair qui s'offrent à Le manifester. Esprit de lumière et de progrès, Il s'incarne dans les êtres de bonne volonté qui L'évoquent. Ceux-ci viennent-ils à trébucher sur la voie ? Déjà l'artiste Élie n'est plus en eux.

« Faire mentir ce Verbe supérieur est chose impossible, encore que l'on puisse mentir en Son nom. Car tôt ou tard Il trouve un organe digne de Lui (ne fût-ce qu'une minute), une bouche fidèle et loyale (ne fût-ce que le temps de prononcer une parole).

« Par cet organe d'élection, ou par cette bouche de

rencontre — qu'importe ? — Sa voix se fait entendre puissante et vibrant de cette autorité sereine et décisive que prête au verbe humain l'inspiration d'En-Haut. Ainsi sont démentis sur la terre ceux-là que Sa justice avait condamnés dans l'abstrait.

« Gardons-nous de fausser l'esprit traditionnel de l'Ordre ; réprouvés là-haut sur l'heure même, tôt ou tard nous serions reniés ici-bas du mystérieux démiurge que l'Ordre salue de ce nom : *Elias artista* !

« Il n'est pas la Lumière, mais, comme saint Jean-Baptiste, Sa mission est de rendre témoignage à la Lumière de gloire, qui doit rayonner d'un nouveau ciel sur une terre rajeunie. Qu'Il se manifeste par des conseils de force et qu'Il déblaie la pyramide des aintes traditions, défigurée par ces couches hétéroclites de détritus et de platras, que vingt siècles ont accumulées sur elle. Et qu'enfin, par Lui, les voies soient ouvertes à l'avènement du Christ glorieux, dans le nimbe majeur de qui s'évanouira — Son œuvre étant accomplie — le précurseur des temps à venir, l'expression humaine du « saint Paraclet, le daïmon de la science et de la liberté, de la sagesse, et de la Justice intégrale : Élie artiste » !

Le Dr Franz Hartmann enfin, après avoir émis l'opinion qu'on ne peut pas trouver de Rose-Croix vivant sur terre, proclame qu'ils forment une société spirituelle, dont la conscience est dans les cieux et qui, prenant par intervalles des corps sur la terre, échappe aux investigations de l'historien ; leur fraternité, selon leur propre témoignage, a existé dès le premier jour de la création, disent-ils, lorsque Dieu a

dit : que la lumière soit, Société des enfants de la lumière dont les corps sont formés de lumière et qui vivent dans la lumière pour toujours. Ils sont instruits par la sagesse divine, la fiancée céleste. Tous les sages qui ont existé ont étudié à leur école ; ils seraient répandus non seulement sur cette terre, mais encore dans tout l'Univers ; ils n'ont qu'un livre et qu'une méthode ; leur temple est partout ; ils y entretiennent un feu qui les nourrit et qui est thaumaturgique ; ainsi toute chose leur est soumise, parce que leur volonté est identique à la Loi.

Nous arrivons, on le voit, dans les abîmes étoilés de la mystique, ou jusqu'en haut de ses sommets les plus vertigineux. Voici comment on peut y vivre.

Ruystrœck l'Admirable a décrit, avec une rare vérité d'expression, les états supérieurs de la vie spirituelle. Ce sont les degrés dont il parle dans les pages suivantes que nous empruntons à la belle traduction d'Ernest Hello.

LES AMIS SECRETS ET LES ENFANTS MYSTÉRIEUX

Il y a une différence intérieure et inconnue entre les amis secrets de Dieu et ses enfants mystérieux. Les uns et les autres se tiennent droits en sa présence. Mais les amis possèdent leurs vertus, même les plus intérieures, avec une certaine propriété, imparfaite de sa nature. Ils choisissent et embrassent leur mode d'adhésion à Dieu, comme l'objet le plus élevé de leur puissance et de leur désir : or leur propriété est un mur qui les empêche de pénétrer dans la nudité

sacrée, la nudité sans images. Ils sont couverts de portraits qui représentent leurs personnes et leurs actions, et ces tableaux se placent entre leur âme et Dieu. Bien qu'ils sentent l'union divine, dans l'effusion de leur amour, ils ont néanmoins, au fond d'eux-mêmes, l'impression d'un obstacle et d'une distance. Ils n'ont ni la notion ni l'amour du transport simple, la nudité, ignorante de sa manière d'être, est une étrangère pour eux. Aussi leur vie intérieure, même à ses moments les plus hauts, est enchaînée par la raison et par la mesure humaine. Ils connaissent et distinguent fort bien les puissances intellectuelles, soit ; mais la contemplation simple, penchée sur la lumière divine, est un secret pour eux. Ils se dressent vers Dieu dans l'ardeur de leur amour ; mais cette propriété, imparfaite de sa nature, les empêche de brûler dans le feu. Résolus à servir Dieu et à l'aimer toujours, ils n'ont pas encore le désir de la mort sublime, qui est la vie déiforme. Ils font peu de cas des actes extérieurs et de cette paix mystérieuse, qui réside dans l'activité. Ils gardent tout leur amour pour les consolations intérieures et pour d'imparfaites douceurs ; c'est pourquoi ils s'arrêtent en route, se reposent avant la mort mystérieuse et manquent la couronne que pose l'Amour nu sur la tête du vainqueur.

Ils jouissent bien d'une certaine union divine, ils s'exercent, ils se cultivent, ils connaissent leur état distinctement, dans leurs voies intérieures, ils aiment les chemins qui montent.

Mais ils ignorent l'ignorance sublime du transport

qui ne se connaît plus, et les magnificences de ce vagabondage enfermé dans l'amour superessentiel, délivré de commencement, de fin et de mesure.

Ah! la distance est grande entre l'ami secret et l'enfant mystérieux. Le premier fait des ascensions vives, amoureuses et mesurées. Mais le second s'en va mourir plus haut, dans la simplicité qui ne se connaît pas. Il est absolument nécessaire de garder l'amour intérieur; ainsi nous attendrons avec joie le jugement de Dieu et l'avènement de Jésus-Christ. Mais dans l'exercice même de notre activité, nous mourons à nous-même et à toute propriété ; alors, transportés au-dessus de tout, par le sublime excès de l'esprit vide et nu, nous sentirons en nous avec certitude la perfection des enfants de Dieu, et l'esprit nous touchera sans intermédiaire, car nous serons dans la nudité.

De plus la réintégration de l'homme incarné dans tous les privilèges de son état céleste primitif est décrite par l'Apocalypse sous les symboles des noces de l'Agneau et du Nom nouveau. Les curieux trouveront des développements admirables là-dessus dans les œuvres de Gichtel. Voici la glose de Ruysbroëck qui suffira à nos lecteurs pour fixer les idées.

LE PETIT CAILLOU ET LE NOM NOUVEAU

Au vainqueur, dit le Saint-Esprit dans l'Apocalypse, je donnerai la manne cachée et un caillou blanc, et sur le caillou un nom nouveau, qui n'est connu de personne, excepté de celui qui le reçoit.

Le vainqueur, c'est celui qui a traversé et dépassé lui-même et toutes choses. La manne cachée, c'est un sentiment intérieur, une joie céleste. Le caillou est une petite pierre, si petite qu'on la foule aux pieds sans douleur (*calculus*, caillou ; *calcare*, fouler). La pierre est blanche et brillante comme la flamme ronde, infiniment petite, polie sur toutes les faces, étonnamment légère. Un des sens que présente ce caillou pourrait être le symbole de Jésus-Christ. Jésus est la candeur de la lumière éternelle ; il est la splendeur du Père ; il est le miroir sans tache, en qui vivent tous les vivants. Au vainqueur transcendant ce caillou blanc est donné, portant avec lui vie, magnificence et vérité. Le caillou ressemble à une flamme. L'amour du Verbe éternel est un amour de feu ; ce feu a rempli le monde, et il veut que tous les esprits brûlent en lui. Il est si petit, ce caillou, qu'on peut le fouler aux pieds, sans le sentir. Le Fils de Dieu a justifié l'étymologie du mot *calculus*. Obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix, il s'est anéanti. Non plus homme, mais ver de terre, opprobre du genre humain et mépris de la populace. Il s'est mis sous les pieds des Juifs, qui l'ont foulé sans le sentir. S'ils eussent reconnu Dieu, ils n'eussent pas dressé sa croix. Il y a plus : aujourd'hui, Jésus est petit et nul dans tous les cœurs qui ne l'aiment pas. Cette magnifique petite pierre est ronde et égale à elle-même sur toutes ses faces. La forme ronde, la forme de la sphère rappelle la vérité éternelle, sans commencement ni fin. Cette égalité d'aspect que présente de tous côtés la forme sphérique, indique la

justice qui pèsera tout avec équité, rendant à chacun ce qui lui est dû. Ce que donnera la petite pierre, chacun le gardera éternellement. Ce caillou est extraordinairement léger. Le Verbe éternel ne pèse rien ; il soutient par sa vertu le ciel et la terre. Il est intime à chacun, et n'est saisi par personne. Jésus est l'aîné des créatures, et son excellence les surpasse toutes ; il se manifeste à qui il veut, là où il va porté par sa légèreté immense ; notre humanité est montée par-dessus tous les cieux, et s'est assise à la droite du Père.

La pierre blanche est donnée au contemplateur : elle porte le nom nouveau que celui-là seul connaît qui la reçoit.

Tous les esprits qui se retournent vers Dieu reçoivent un nom propre. Le nom dépend de la dignité plus ou moins excellente de leurs vertus, et de la hauteur de leur amour.

Notre premier nom, celui de notre innocence, celui que nous recevons au baptême, est orné des mérites de Jésus-Christ. Si nous rentrons en grâce, après l'innocence baptismale perdue, nous recevons du Saint-Esprit un nom nouveau, et ce sera un nom éternel.

Résumons et faisons que des paroles de vérité clôturent dignement un livre qui n'est que l'humble écho des verbes les plus mystérieux de notre Occident.

Débarrassées de toute leur logosophie initiatique, les conceptions que nous venons de présenter de notre mieux sont en substance dans un petit livre tombé dans l'oubli et dû à la plume d'un mystique à qui on

fait l'honneur d'une affiliation rosi-crucienne : le conseiller d'Eckartshausen. Nous voulons conclure en résumant la *Nuée sur le sanctuaire* et en conseillant, si l'on veut arriver aux sommets qu'elle décrit, la pratique du petit livre qui s'appelle l'*Église intérieure* et qui, à notre avis, égale, dans la satisfaction des besoins de l'âme moderne, l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Cette Église intérieure existe réellement dans un certain plan de l'Invisible, depuis la création du monde et se perpétuera jusqu'à la fin des temps. C'est le Saint-Esprit qui en instruit lui-même les membres, et qui leur présente la vérité dans toutes les parties de la Nature ; les membres de cette Église n'appartiennent pas qu'à la terre. Son but est de préparer le règne de Dieu ; c'est par son influence, par sa collaboration, ou avec son concours que toute lumière est descendue sur la terre, y a germé et y a porté des fruits. Elle est hiérarchisée, et dans sa constitution et dans son initiation.

« Le premier degré, et le plus bas, consiste dans le bien moral par lequel la volonté simple, subordonnée à Dieu, est conduite au bien par le motif pur de la volonté qui est Jésus-Christ, qu'elle a reçu par la foi. Les moyens dont l'esprit de cette école se sert sont appelés inspirations.

« Le second degré consiste dans le raisonnable intellectuel, par lequel l'entendement de l'homme de bien, qui est uni avec Dieu, est couronné avec la sagesse et la lumière de la connaissance ; et les moyens, dont l'esprit se sert pour celui-ci, sont appelés des illuminations intérieures.

« Le troisième degré enfin, et le plus élevé, est l'ouverture entière de notre sensorium intérieur, par lequel l'homme intérieur arrive à la vision objective des vérités métaphysiques et réelles.

« Celui-ci est le degré le plus élevé dans lequel la foi passe en vision, et les moyens dont l'esprit se sert pour cela sont les visions réelles.

« Voilà les trois degrés de la vraie école de sagesse intérieure, de la communauté intérieure de la lumière. Le même esprit qui mûrit les hommes pour cette communauté distribue aussi ses degrés par la coaction du sujet mûri. »

Cette école intérieure se communique, suivant les circonstances, aux écoles extérieures qui la reçoivent suivant leurs capacités ; ses membres ne sont jamais convoqués ni réunis en corps ; à moins que cela ne soit nécessaire. Dieu est le chef et il est obéi également par tous, quel que soit le travail qu'il leur ait assigné. L'entrée dans cette école est en nous-même : mais on ne trouve la porte que quand on est mûr, c'est-à-dire quand on a conçu la vraie base de l'humilité, de la mort à l'égoïsme et de la confiance dans la bonté du Père.

Nous ne pensons pas pouvoir terminer cette imparfaite étude sur l'expression de sentiments plus vrais ; nous demandons que ce livre serve au moins à faire trouver la porte étroite à quelques-uns de ceux qui marchent dans les voies de la Science.

ATTRACTION

Suis-je jamais allé jusqu'au fond de mon âme? Ai-je vu, ai-je senti ce qui s'y passe; ce qui entraîne les mondes et guide les hommes ? J'ai vécu comme mes semblables, et ce que mon cerveau n'a pu disséquer et croire comprendre, mon cœur l'a rejeté aussi bien.

Et mon âme se plaint, car je l'ai privée de nourriture.

La seule qui existe, la seule qui dévie, la seule qui souffre en moi, c'est encore celle à laquelle je ne peux m'amener à faire attention. Qu'est-ce qu'une âme, en effet ? Un souffle, un rien appauvri, ou bien un vaste ciel où se repose la vie ?

Mon âme gémit; je continue pourtant à suivre ce chemin qui l'étouffe, mais qui me paraît raisonnable.

Oh ! secoue tes chaînes, mon cœur plaintif, prends parti pour ton âme et ramène-la à son esprit.

Ta souffrance, mon cœur, n'est rien à côté de l'angoisse muette de ton âme.

Si tu la laissais parler, áppeler, agir, son Créateur lui répondrait ; mais tu appelles ton cerveau à ton aide, et lui, n'étant tiré que de toi-même, ne peut t'instruire de choses au dehors.

Laisse aller ton *âme* à la recherche de ton Dieu ; abandonne tes craintes vagues qui ne font qu'augmenter ta faiblesse. Marche ! et Dieu marchera à tes

côtés. Qu'importe, mon cœur, si tu saignes, ou bien si tu verses des larmes sur ton chemin. Avance ! et mon âme t'aidera à porter ton fardeau.

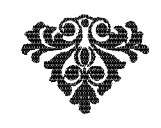
Si tu fais taire ton âme, tu oublieras ton Dieu, et Son reflet s'éteindra en toi. Qui donc alors pourra aller te retrouver ?

Chemine, ne t'effraie pas, parle, mon âme — prie, — le but n'est pas loin, son attache est en toi ; courage, quelques pas vigoureux pourront peut-être affranchir tes ailes ou bien élargir tes horizons.

Dieu t'entoure, mais, pour le reconnaître au dehors, il faut déjà l'avoir aimé intérieurement.

Va ! mon âme, mon cœur se tait et mon cerveau se cache à l'ombre douce de ton esprit !

ZHORA.



Société des Conférences Spiritualistes

Malgré le mauvais temps, une nombreuse assistance a écouté la conférence du Dr Papus sur les analogies et les différences de l'esprit masculin et de l'esprit féminin dans les divers plans. Malgré les fatigues d'un récent voyage, l'orateur a brillamment exposé la grande loi du complémentarisme depuis ses effets les plus hauts dans la Nature jusqu'à ceux qu'elle peut produire dans l'état social et dans la famille. Après avoir montré les défauts de l'éducation moderne dans la famille, après avoir indiqué les ressorts de la vie dans l'être humain, l'orateur montre avec beaucoup d'esprit que le principe féminin tend toujours à emprisonner les choses ou les êtres, tandis que le principe masculin tend au contraire à s'échapper. Ces deux tendances se développent mutuellement, pour leur plus grand bien ; telles sont, par exemple, les deux révélations de Moïse, unitaire, et d'Orphée, multiple. Joignons à ces idées une très belle étude de l'action de la femme dans l'Invisible, une élucidation des termes pouvoir et autorité, des aperçus sur le matriarcat chez l'homme et chez les animaux, par exemple les abeilles : on verra ainsi, en attendant du Dr Papus un article plus détaillé, le nombre et l'importance des idées qu'il a remuées.

ECOLE HERMÉTIQUE

Le local étant devenu trop petit par suite de l'affluence des auditeurs, une transformation importante de l'École sera opérée pour l'année prochaine. Nous pensons pouvoir trouver une salle assez grande pour faire la fusion des cours et des conférences spiritualistes et pour donner à nos amis un local digne de leur zèle. En même temps le comité d'administration sera reconstitué et muni des pouvoirs les plus étendus.

LE MONDE INVISIBLE

Conférence faite par M. Sédir le 18 Mai

La séance est ouverte à 2 heures et demie par M. Beaudelot, président, qui présente à l'assistance M. Sédir, l'éminent occultiste, qui a bien voulu venir nous entretenir quelques instants sur ce troublant sujet : *Le Monde invisible*.

Très modeste, Sédir se defend de mériter tous les éloges qu'on veut bien faire de lui, puis, sans faire plus longtemps attendre le public attentif qui l'entoure, il entre dans le vif de son sujet.

Mesdames, Messieurs, dit-il, il y a en occultisme un axiome très simple, si simple même qu'il en paraît puéril. C'est celui-ci : « Tout ce qui n'est pas visible appartient au domaine de l'invisible. » Je m'explique. Tout ce qui ne tombe pas directement sous nos sens doit être en quelque sorte catalogué dans ce monde occulte et invisible qui a tant préoccupé les hommes, depuis qu'ils ont une conscience.

Vous parler de ce monde, c'est aborder une inépuisable question. Ce n'est pas une, ni même dix conférences qui pourraient toucher le fond d'un tel sujet. Peut-être dix volumes n'y suffiraient-ils pas.

Pour vous donner une idée de la façon plus que sommaire dont je dois le traiter devant vous, permettez-moi une comparaison. Celui qui prendrait pour titre de conférence : *De la Géographie universelle* et qui vous dirait simplement que la terre est ronde ; qu'on la divise en cinq parties qui sont elles-mêmes subdivisées en de nombreux États, et qui bornerait là ses explications, aurait plus développé son sujet que je ne pourrai faire du mien devant vous.

Pour pénétrer dans ce monde invisible, deux méthodes s'offrent à l'homme, l'une directe, l'autre indirecte : l'expé-

rimentation et la déduction. Vous pratiquez tous, plus ou moins, la première, grâce à vos médiums divers. Nous emploierons aujourd'hui la seconde, plus aride peut-être, mais moins dangereuse.

Pour étudier l'Invisible par déductions, nous sommes forcés de nous appuyer sur les lois de l'analogie. C'est grâce à elles que nous pourrons, sans nous égarer, parcourir les rives de l'inconnu. Ces lois, issues d'une logique rigoureuse, procèdent toujours du connu vers le problématique. Leur base est toujours solide, ce qui fait leur sommet toujours certain. Pour étudier l'homme invisible, elles s'appuient sur l'homme visible : pour s'élancer dans l'univers occulte, elles prendront pied, d'abord, sur l'univers connu.

Ces deux études de l'homme et de l'univers sont, du reste, intimement liées, on pourrait dire mélangées. Dans l'homme visible comme dans l'univers sensible, quatre grandes divisions analogues : les solides, les liquides, le gaz et les forces ? Seulement, ce que dans l'homme nous nommons squelette (*solide*), sang ou lymphe (*liquide*), air (*gaz*), force nerveuse (*force*), porte d'autres noms dans l'univers.

Notre terre, et les myriades de mondes semblables qui roulent dans les espaces et forment les nébuleuses, sont en tous points assimilables aux cellules osseuses qui constituent l'intime tissu de nos os. Analogiquement, il est bien facile de retrouver, dans les différents fluides universels, les catégories correspondantes à ceux de l'homme. Et chose qui paraîtra étrange peut-être, quoique n'étant que logique, c'est que ces tourbillons fluidiques, — analogues aux courants sanguins, lymphatiques ou aériens qui circulent dans l'homme, — sont, comme ces derniers, peuplés d'un formidable grouillement d'êtres qui semblent en faire partie intégrante, sortes de leucocytes géants et de globules prodigieux de la circulation universelle. C'est ce qu'avaient admirablement compris les sciences antiques ; les noms seuls diffèrent suivant les initiations. Nous étudierons tout à l'heure ces êtres plus en détail.

Pour le moment, revenons aux quatre grandes divisions occultes de l'univers. Nous avons dit, tout à l'heure, que le plan de la matière sensible, le plan correspondant à

l'ossature humaine, était dénommé plan physique. Mais, autour de cette masse, et la baignant de toutes parts comme une mer, existe le monde encore mal étudié d'où elle tire sa vie et son mouvement. Ce monde, pour mieux dire, ce plan, correspond exactement à ce que nous appelons le système circulatoire dans l'homme. Il est dénommé par les occultistes de l'école occidentale : *Lumière astrale.*

Au-dessus, et c'est là une façon de parler, car ces plans se pénètrent et ne se superposent pas, existe le ciel des dieux, des demi-dieux et des héros, empyrée peuplé par l'imagination des peuples d'êtres fantastiques, dont l'unité collective forme le Dieu unique des religions monothéistes. C'est là, pourrait-on dire, le plan de la pensée de l'univers, et tous ces dieux, demi-dieux et héros en sont les cellules par voie d'évolution.

Au-dessus vient ce qui dans l'homme correspond à l'âme : le plan de la pensée non manifestée, le plan divin : l'Absolu.

Nous avons dit que ces différents plans sont peuplés d'une série d'êtres qui en font en quelque sorte partie intégrante. L'étude expérimentale de ces êtres relève de la *Magie* et de la *Psychurgie.* Disons, en passant, que cette étude est toujours dangereuse, tant au point de vue psychique qu'au point de vue moral. Car, s'il est relativement facile de se mettre en rapport avec les habitants conscients ou semi-conscients de l'Invisible, il l'est beaucoup moins de s'en rendre maître. Bien souvent ce sont eux qui dominent le téméraire expérimentateur, qui devient l'humble domestique des forces qu'il croyait réduire en esclavage. Et ceci est très compréhensible, car ces êtres, plus encore que ceux de la terre, sont de dimensions et de forces variables. Il en est de presque microscopiques, petits êtres infimes que les légendes dénomment tour à tour nains, gnomes, farfadets ou korrigans ; d'autres, au contraire, qui atteignent des proportions gigantesques, tels les fabuleux égrégores.

Or, pour entrer en communication avec ces individualités, il n'est que deux moyens : ou leur prêter suffisamment de matière pour qu'elles puissent se manifester directement sur le plan physique et, par conséquent, nous mettre à la merci de leur force redoutable ; ou nous transporter

sur leur plan en dégagement psychique et courir le double danger des blessures astrales, répercutables en physique, et de l'envahissement, par quelques-uns de ces êtres troubles, de notre corps abandonné un instant. Pour terminer cette courte digression, qu'il suffise d'ajouter que la seconde expérience est de beaucoup la plus dangereuse et que le téméraire qui s'y livre est en tout point comparable au naufragé perdu sur une mer hostile et démontée.

Celui qui désire étudier ces êtres, insoupçonnés de la science, doit avant tout savoir qu'ils ne sont pas identiques sur tous les plans, mais seulement analogues, comme le poisson et l'oiseau, par exemple. De plus, il faut les diviser en deux grands groupes : les autochtones et les accidentels, autrement dit ceux qui sont nés sur le plan considéré, et ceux qui y sont grâce à des circonstances extérieures à eux.

Nous nous occuperons d'abord de la première catégorie de ces êtres invisibles, et nous les diviserons encore en trois séries distinctes. Tout à fait au sommet, se trouvent ces êtres mystérieux appelés tour à tour par les traditions anges, dieux, héros, et qui existent en réalité, corporisations éthérées de la pensée divine, idées cosmiques personnalisées et vivantes qui gouvernent des mondes ou des systèmes de mondes. Les religions terrestres en sont en quelque sorte l'incarnation, le point d'appui matériel.

Puis, au-dessous de ces êtres qui nous dépassent assez pour que nous doutions d'eux et que nous les niions, se trouvent les fluides de l'invisible, tourbillons gigantesques qui circulent autour des mondes et qui les font vivre. Ce sont des forces spécialisées, sortes d'aliments vivants dont s'entretiennent les organismes stellaires.

Ce sont les grands courants de l'électricité cosmique.

Enfin viennent les habitants de ces tourbillons de lumière astrale, ce qu'on appelle en général les *élémentals*, êtres spéciaux, qu'une étude plus détaillée nous ferait voir divisés, eux aussi, en quatre groupes très distincts d'après leurs mœurs et leurs formes. Ce sont eux qui répondent à la plupart des évocations cérémonielles, car bien rares sont ceux qui peuvent et savent se servir des courants fluidiques. Outre ces indigènes de l'Invisible, il existe, avons-nous dit, des êtres astraux accidentels.

En premier lieu, il faut citer les clichés de l'avenir. En occultisme, on nomme cliché la force latente d'un fait passé, engendrant un fait à venir, ou même, plus simplement, la forme symbolique ou réelle d'un fait ou d'une pensée réalisés ou à réaliser. Ces formes et ces forces, comme tout ce qui existe, vivent et sont visibles dans de certaines conditions. C'est leur lecture et leur interprétation qui constituent la prophétie, don qui, comme on voit, n'a rien de surnaturel ou de miraculeux.

Parmi ces clichés, il faut distinguer ceux qui viennent de la Volonté divine en action, du Verbe se corporisant, et ceux qui ne sont que des images du plan physique. Ces derniers sont les plus nombreux et les moins stables et proviennent de trois causes distinctes :

1° Les événements passés enregistrés dans la Lumière ;

2° L'action volontaire de l'homme dans l'Invisible. Ces clichés larviques ne vivent que peu de temps en général et suivant l'énergie volitive qui a présidé à leur formation ;

3° L'action involontaire de l'homme dans l'Invisible, qui crée des clichés plus ou moins intenses, suivant la violence des passions qui l'animent : haine, amour, colère, antipathie et sympathie, etc.

En dehors des clichés, parmi les habitants accidentels de l'Invisible, se trouvent tous les êtres en dédoublement astral, c'est-à-dire qui, volontairement ou involontairement, ont quitté leur corps physique. Nous disons volontairement, car la sortie astrale est relativement facile à pratiquer : c'est le cas de presque tous ceux qui s'adonnent aux études du médiumnisme, de la magie, de la télépathie et du somnambulisme. Quant à la sortie astrale involontaire, elle a lieu pendant le sommeil naturel, ou l'évanouissement et dans la plupart des cas de folie.

Enfin, pour terminer cette nomenclature, forcément un peu aride, il faut citer les êtres qui s'incarnent et ceux qui se désincarnent ; ceux qui naissent à la terre et ceux qui y meurent, avec leur entourage de parents et d'amis qui les conduisent jusqu'à leur lieu d'épreuves ou qui les attendent au seuil de la vie éternelle.

Telles sont les données de l'occultisme contemporain qui, par bien des points, touche au spiritisme et qui parfois le complète un peu. Bien inutiles ces études, diront certains !

Nous ne le croyons pas, car elles donnent à l'homme hésitant et tremblant sur cette terre la certitude auguste qu'il n'est jamais seul et que la vie incommensurable et profonde l'enserre et le dépasse de toute part, et le mène, imperceptible cellule de la collectivité universelle, vers un but d'amour et d'harmonie.

Ainsi, pendant près de deux heures, parla M. Sédir, au milieu d'un auditoire profondément attentif et sympathique. Puis, avec une grâce parfaite, il s'offrit à répondre à toutes les questions qui pourraient lui être adressées au sujet de sa conférence, ce qu'il fit à la plus grande satisfaction de l'assistance.

C. Dac.

LA MAIN DE FATIME

Une clef de la Kabbale Orientale

Joseph Balsamo, comte de Cagliostro, naquit à Palerme en 1713, visita l'Egypte, l'Arabie, la Perse, Malte, Rhodes, les îles de l'Archipel et Rome, et partout il acquit des sciences qui lui assurèrent une réputation colossale dans l'art des oracles.

Il mourut au château de Saint-Léon en 1795, et c'est là, dans un vieux manuscrit, qu'il a laissé cet oracle : *la Main de Fatime*, dès longtemps en usage chez les peuples de l'Orient et cependant inconnu jusqu'à ces derniers temps. Voici, d'après l'Orientalisme, la traduction de cet oracle ainsi retrouvé :

Cet oracle se divise en deux parties : 1° *La Main de Fatime*, ou clef des *nombres individuels* qui servent à déterminer d'une façon très exacte, le caractère, le tempérament, les aptitudes d'une personne ; 2° *le Double Zodiaque*, clef de l'avenir qui sert à soulever le voile de l'avenir et à plonger ses regards dans les gouffres de la destinée. Ce *Double Zodiaque* est la partie de la figure formée de deux cercles concentriques et placée au-dessous de la *Main de Fatime*, dont elle est séparée par un double trait.

Explication : 1° *La Main de Fatime.* — Pour connaître le caractère, les aptitudes, le tempérament d'une personne à l'aide de cet oracle, prendre chacune des lettres du nom et prénom de la personne et les remplacer par les chiffres correspondants inscrits en regard de ces lettres dans les casiers qui divisent la main de Fatime. Additionnez tous les nombres donnés et vous aurez le *nombre individuel* de la personne. Pour avoir la signification de ce nombre, consulter la table de la *Main de Fatime* en observant de supprimer les mille et d'examiner à part quelle est la signification des centaines.

Exemple. — Vous voulez savoir quel est le nombre individuel de Jean-Jacques-Rousseau ?

J —	600	J —	600	R —	80
E —	5	A —	1	O —	50
A —	1	C —	3	U —	200
N —	40	Q —	70	S —	90
		U —	200	S —	90
		E —	5	E —	5
		S —	5	A —	1
				U —	200
	646		969		716

TOTAL : 2331

Le total étant 2.331, je supprime les 2.000 et conserve seulement 331 qui me donnent à la table : Foi ardente, philosophie, pour 300 ; amour de la gloire, pour 31, ce qui rend en effet le caractère de l'homme.

Si le nom donnait un nombre qui ne se trouvât pas à la table ou qui y fût marqué « nul », il faudrait le décomposer par centaines, par dizaines et unités. Le nom de César, par exemple, donne 179. On trouve :

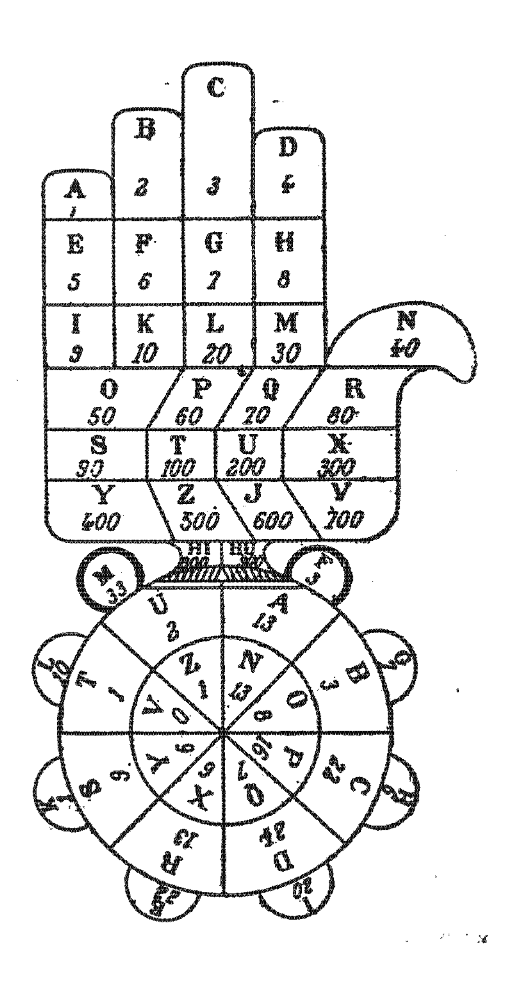
100 = Faveurs, honneurs, gloire ; 70 = Amour de la science.

9 = Imperfections et douleurs, peines, attentats.

Pour Napoléon-Bonaparte on trouve 804. 800 = Empire, gloire, exil ; 4 = Témérité, largesse, puissance.

Table des réponses.

1 Passion, ambition, ardeur.
2 Destruction, mort, catastrophe.


A 1
B 2
C 3
D 4
E 5
F 6
G 7
H 8
I 9
K 10
L 20
M 30
N 40
O 50
P 60
Q 70
R 80
S 90
T 100
U 200
X 300
Y 400
Z 500
J 600
V 700

3 Mysticisme, amour platonique, rêverie.
4 Témérité, largesse, puissance.
5 Bonheur, fortune, mariage.
6 Perfection, travail.
7 Pureté de sentiments, contemplation.
8 Amour de la justice, honnêteté.
9 Imperfections et douleurs, peines, attentat.
10 Accomplissement, raison, bonheur futur.
11 Défauts nombreux, réussites douteuses.
12 Porte-bonheur, heureux présage.
13 Impiété, cynisme.
14 Dévoué jusqu'au sacrifice.
15 Croyance, idéal.
16 Bonheur, volupté, amour.
17 Inconstant, volage.
18 Entêtement, incorrigible.
19 Nul.
20 Tristesse, austérité.
21 Brutalité, violence.
22 Invention, prudence, mystère.
23 Calamité, vengeance.
24 Indifférence, égoïsme.
25 Intelligence, naissances nombreuses.
26 Aime à rendre utile.
27 Fermeté, courage.
28 Faveur, tendresses, amour.
29 Nul.
30 Noces, célébrités.
31 Ambition, gloire.
32 Hymen, chasteté.
33 Conduite exemplaire.
34 Souffrances, peines.
35 Harmonie spirituelle et corporelle, santé.
36 Grand génie, vastes conceptions.
37 Douces vertus, amours conjugales.
38 Imperfection, avarice, envie.
39 Nul.
40 Fêtes, festins, plaisirs.
41 Sans valeur morale ou physique.
42 Voyages, vie malheureuse et courte.
43 Cérémonies religieuses, apostolat.

44 Pouvoirs, pompe, honneurs.
45 Conception, nombreuse postérité.
46 Vie champêtre, abondance, fertilité.
47 Vie heureuse et longue, exempte de soucis.
48 Tribunal, jugement, ruine.
49 Nul.
50 Captivité puis liberté, bonheur.
60 Veuvage.
70 Amour de la science.
73 Aime la nature, peu l'artifice.
75 Sensibilité, affection, charité.
77 Repentir, grâce finale.
80 Maladie, guérison, longue existence.
81 Beaux-arts, culture intellectuelle.
90 Peu clairvoyant, erreur, affliction.
100 Faveurs, honneurs, gloire.
120 Bon époux, fervent patriote.
150 Flatterie, hypocrisie.
200 Irrésolution.
215 Calamité.
300 Foi ardente, philosophie.
313 Clairvoyançe, lucidité.
350 Naïveté, espoir dans la justice.
360 Sociabilité, talents nombreux.
365 Calcul, intérêts, égoïsme.
400 Art, amour, emportement.
490 Cloître, ferveur, mystère.
500 Election, honneurs, statue.
600 Victime de l'envie, succès, catastrophe.
666 Cabale, complot, effrondrement social.
700 Force, vigueur, santé.
800 Empire, gloire, exil.
900 Guerrier valeureux, croix, décorations.
1000 Ambition.
1095 Voué à la persécution, martyr.
1260 Tourments, consolation dans la vieillesse.
1390 Faiblesse physique, énergie morale.

2° *Le Double Zodiaque.* — Chères lectrices, chers lecteurs, désirez-vous savoir si vous êtes aimés ou si vous

serez victorieux dans les luttes que l'avenir vous réserve ? Consultez le *Double Zodiaque.*

Pour cela, écrivez votre nom de baptême et celui de votre adversaire en amour ou dans la lutte future ; prenez à part la somme que chacun d'eux vous donnera en vous servant de l'alphabet du *Double Zodiaque.*

Divisez chaque somme par 9 et cherchez le nombre qui vous restera de l'un et de l'autre dans les premières colonnes du tableau ci-dessous. Vous verrez quel est le nombre vainqueur de l'autre.

1	remportera la victoire sur	3, 1, 7, 9	6	remportera la victoire sur	1, 3, 5, 3
2		1, 4, 0, 8	7		2, 4, 6, 8
3		2, 5, 7, 9	8		1, 3, 5, 7
4		1, 3, 6, 8	9		2, 4, 6, 8
5		2, 4, 7, 9			

Mai 1902.

Capitaine Franlac.

VICTOR-ÉMILE MICHELET

Le grand poète qui vient aujourd'hui d'être révélé à la foule n'était pas ignoré de l'élite certes. Villiers de l'Isle-Adam dont il fut le disciple préféré lui avait attaché les éperons et de Guaita dans le *Serpent de la Genèse* le saluait comme un de ses plus hauts pairs. Il débuta brillamment dans les lettres, et allait peut-être devenir un coryphée de la multitude, qui allume des feux d'artifice de vers, avec les rimes, un poète de panache. Naturellement altier, V.-Emile Michelet ne voulut pas. Ce fut dans la solitude, dans le secret du temple presque; musicien admirable autant que puissant métaphysicien, il composa, il incanta, j'allais dire, ces poèmes de la *Porte d'or* où le Rêve se pénètre mystérieusement des inquiétudes de la Science, s'attire aux angoisses du Devenir. Absorbé dans les troublantes études de Kabbale, le grand poète qu'est Victor-Émile Michelet s'exilait, à la façon de ces gentilshommes d'autrefois, du côté

de 1870, qui auraient eu peur, en entrant au Parlement, d'y encanailler leur raison. Lui n'entra dans aucun Parlement de Lettres où c'est au suffrage universel que se décernent les succès, comme dans l'autre : il préfère ne pas être ce qu'il n'a jamais été, ce qu'il ne sera jamais : un poète de la majorité.

Peu de contemporains dans les lettres ont connu dans l'intimité, le poète des *Contes surhumains*. L'admirable artiste qui a écrit les vers du Héros et que les *Gens de lettres* viennent de couronner, n'aurait pas trouvé d'éditeur il y a seulement quelques jours. Aujourd'hui on ne prend pas au sérieux ce qui est beau. La fortune de Victor-Émile Michelet, qui était jusqu'à présent celle de Baudelaire et de Villiers, n'était pas faite pour étonner. Ce qui étonne, au contraire, c'est de voir un poète si apparenté aux deux autres, posséder une gloire qu'ils ne connurent pas. Félicitons-le tout de même et de grand cœur, quoique de rester incompris jusqu'à la fin il y ait une gloire, une grande, la seule peut-être au point de vue de l'éternité.

RAOUL GAUBERT.

Nous sommes heureux de joindre nos plus sincères félicitations à celles de notre jeune collaborateur, à cette occasion. Déjà la Société des Gens de Lettres s'est honorée en confiant un poste important au comte Léonce de Larmandie, elle vient de s'honorer encore en proposant, à l'unanimité de sa commission, Victor-Émile Michelet pour le prix fondé par le grand poète classique contemporain. Et ce n'est pas parce qu'Émile Michelet est un des anciens collaborateurs de l'*Initiation*, ce n'est pas parce que sa pièce de vers couronnée est un des beaux fleurons de notre revue, c'est tout simplement parce que Michelet est un grand et vrai poète que nous sommes heureux de ce choix et que nous applaudissons de toutes nos forces. De plus, Michelet a dit le bien mérité de beaucoup et il n'a jamais profané sa plume à des calomnies et à des bassesses. Il a été chevalier parfait même pour ses ennemis, et, par ce temps d'arrivisme et de vilenies, c'est être doublement poète que de parler d'amour fraternel, quand tout pousse à l'individualisme et à la haine. Donc ! bravo de toutes façons et pour le lauréat et pour les juges !

N. D. L. D.

Bibliographie

Nous recommandons tout spécialement à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux prophéties, le volume qui vient de paraître sous le titre : *Révélations prophétiques* et sous la signature de Mme Camille Clavel-Gratien. Le prix de chaque brochure est de 5 francs et chaque acheteur a droit de poser une question sur la prophétie. On trouve ce volume 82, rue de Clichy, Paris.

Citons une page (la p. 33) de ce curieux recueil :

« (Février 1901.) Je vois dans l'Inde les esprits se révolter contre le joug anglais.

« Vers octobre, sanglantes bagarres; la révolte commencera sourde, lente, mais assurée. (La guerre se prononcera complètement à la fin de 1902).

« Les hommes sembleront sortir de dessous terre, pour seconder les rebelles.

« Une avalanche de maux de toutes sortes sévira contre les Anglais.

« Les troubles de l'Inde ont commencé en 1901. — Trois années s'écouleront, pour l'accomplissement de la victoire indienne (secours par armements et munitions).

« Nouvelle guerre de guérillas à l'horizon.

« L'Inde devient libre, s'unit au progrès.

« Du choc de deux lumières, se produit une vive clarté, plusieurs initiés Hindous (Thibet) tendront la main d'honneur. Au culte d'Occident, nouvelle victoire religieuse.

« Les Hindous viendront en Occident pendant les troubles.

« Quand le moment sera venu, ils viendront avec plus de force, dix années ne se passeront pas, sans qu'ils viennent discrètement, des maîtres d'Orient, croyant au Saint-Esprit.

« Ils révéleront certaines choses utiles ; à leur tour ils s'initieront force sera pour notre religion.

« Grand triomphe doit exister par l'adjonction de tous les cultes.

« En France, il n'existera pas de grands troubles cette année; dans les années qui suivent, 1902 et 1903, l'approche de grandes discussions et bagarres est à prévoir.

« La France soutiendra une puissance vers l'Orient, ce qui nous causera appui et triomphe.

« L'Italie souffrira de grands troubles, l'Espagne combattra pour elle-même contre différents fléaux tels que l'anarchie, la famine et la guerre.

« La France défendra deux nations telles que la Hollande et la Pologne. Une victoire sera pour nous; grâce à une tactique providentielle, d'autres nations commenceront à les défendre avant que notre pays intervienne.

« L'Angleterre sera cause de plusieurs soulèvements.

« L'Autriche, assistée des nations voisines, se mêlera à cette guerre, qui commencera par une sorte de révolution. L'Allemagne, craignant pour son intérêt, se défendra avec acharnement. »

Chez Ollendorff, la belle collection des grands romans étrangers s'augmente aujourd'hui du sensationnel roman de Matilde Serao : *Châtiment*, traduit par Mme Jean Darcy. C'est une des plus belles œuvres de l'auteur célèbre italien et son succès en France s'annonce comme considérable.

Prentice Mulford. — *Vos forces et le moyen de les utiliser*. — In-8, 3 fr., chez Chacornac.

C'est la seconde édition de cet excellent petit livre, réimprimé dans le format de la *Collection d'auteurs mystiques*; si on compte qu'il était paru auparavant dans cette revue — nos lecteurs s'en souviennent — ce troisième tirage prouve que le public sait parfaitement reconnaître les ouvrages de mérite. Nous souhaitons que les conseils de Mulford trouvent encore beaucoup de bonnes volontés.

REVUE DES REVUES

L'Écho du Merveilleux. — Deux articles sur la catastrophe de la Martinique; l'un d'eux, intitulé « Prédictions réalisées » par René le Bon, cite les prédictions antérieures faites par Mmes Marie Martel, Louise Polinière, Mlle Couëdon.

Louise Polinière prédisant cette catastrophe disait que cela arriverait dans un endroit dont le nom commence par *Mar*... du reste en voici des extraits.

PRÉDICTIONS RÉALISÉES

La Catastrophe de la Martinique prédite par les Voyantes de Tilly.

L'épouvantable cataclysme qui vient d'anéantir une partie de l'île de la Martinique avait été prédite en 1897, d'une façon très précise, par les Voyantes de Tilly-sur-Seulles.

Nos lecteurs peuvent s'en rendre compte :

MARIE MARTEL (*Écho du Merveilleux*, année 1897, p. 257). — Marie Martel, dans un entretien, dit : « L'incendie du Bazar de la Charité n'a été qu'un premier avertissement. Si la France ne fait pas pénitence, un autre avertissement plus terrible lui sera donné ; *ce sera une catastrophe épouvantable, produite par le feu encore, et où il périra beaucoup plus de monde que dans l'incendie du Bazar de la Charité.* Si après ce dernier avertissement les hommes ne reviennent point à Dieu, alors les grands châtiments commenceront. »

LOUISE POLINIÈRE (année 1897, p. 232). — *Louise Polinière voit les détails de la deuxième catastrophe, des hommes se tordant dans les flammes. Un éboulement doit accompagner ce sinistre. Le nom de la rue ou de l'endroit commencera par Mar...*

Ces deux prophéties, et notamment celle de Louise Polinière, sont vraiment extraordinaires et ne peuvent être, il nous semble, attribuées au hasard.

*
* *

Les Temps Merveilleux continuent la publication des Commentaires de Marsils Ficin sur le premier livre de Plotin le Platonicien traduit par Saïr.

Rosa Alchemica. — Un article de A. Flambart sur les Périodes d'Influences. Il contient comme exemple: les périodes d'influences du thème de Gambetta, et leur action sur les principales phases de sa vie.

La Revue Spirite. — Continuation de Bélisania ou l'occultisme celtique par E. Bosc.

Un chapitre intéressant sur les vertus du gui.

Une étude à suivre intitulée « la Science des Religions », par Ed. Grimard.

La Revue des Études psychiques publie la traduction d'un discours sur les phénomènes psychiques et la réincarnation, prononcé par le docteur Olivier Lodge à la « Society for Psychical Research » de Londres.

Le Moniteur des Études psychiques publie des extraits de divers journaux relatifs au Suaire de Tunis.

Annales des Sciences psychiques. — Études sur les Longs Jeûnes, par le colonel de Rochas. Nombreuses citations de cas fort intéressants.

La Revue Scientifique et Morale du Spiritisme continue la publication de « Vers l'Avenir », par Paul Gremil. C'est une suite d'études médianimiques très intéressantes sur les mystères antiques.

Nous signalons aux bibliophiles une série d'articles très intéressants, parus le mois dernier dans différentes revues.

— C'est d'abord, dans le *Correspondant*, une étude détaillée de M. Louis de Meurville sur le saint-Suaire de Turin, dont l'*Initiation* a dit quelques mots à ses lecteurs.

— Sur le même sujet, le *Moniteur des Études psychiques* nous expose les idées et réflexions de quatre auteurs, et plus loin, sous le titre « Choses inconnues », relate différents faits occultes intéressants à étudier; enfin le récit d'une « Guérison d'une danse de Saint-Guy par le magnétisme et l'astrologie » nous montre une fois de plus quelle est la puissance de l'agent thérapeutique par excellence, et comment on peut chercher à s'aider de certaines influences.

— Le savant expérimentateur A. de Rochas publie dans les *Annales des Sciences psychiques* du Dr Dariex un article : « les longs Jeûnes ». L'abondance des documents réunis donne un grand poids à la conclusion de l'auteur.

— L'*Écho du Merveilleux* nous montre que des événements récents, tels que l'accident du *Pax* et la grande catastrophe de la Martinique, ont été annoncés bien à l'avance par plusieurs voyants ou visionnaires.

— Dans la *Psychic and Occult Views and Reviews* : « Concentration and the acquirement of personnal Magnetism », par O. Hashn Hara, et « Strengthening the Will », par Lucius Goss, nous exposent les méthodes employées par nos frères du nouveau continent, pour diriger nos forces et développer la Volonté, qu'ils considèrent comme l'unique moyen et le but suprême.

— Voir encore dans *Rosa Alchemica*, revue d'Hermétisme dirigée par Jollivet Castelot, de savantes études d'astrologie ; dans les *Temps meilleurs* un « Commentaire » de Marcile Ficin sur le premier livre de Plotin le Platonicien.

— Enfin lire aussi la *Revue des Études psychiques*, la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, la *Revue spirite*, qui ont un sommaire très rempli.

LIVRES REÇUS

La Resurrección de los muertos en sus aspectos científica y filosófica, par VIRGILE, paru aux Établissements typographiques de R. Pujol, à Barcelone.

Geisterschriften und Drohbriefe, par Dr ERICH BOHN UND HANS H. BUSSE, chez Karl Schüler, à München.

Constitution de la Thérapeutique, par le Dr P. JOUSSET. — Nos lecteurs trouveront, dans le numéro de juin de la *Thérapeutique intégrale*, un compte rendu détaillé de cet ouvrage, qui a la plus grande valeur scientifique et qui, comme son nom l'indique, nous indique les lois absolues dont l'application constitue l'art de guérir.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.